

BRETAGNE
TREGOR-LÉON





LANDE.
MOOR.

BRUYÈRE.
HEATH.



ASPECTS DU MONDE EN COULEURS
3

HENRI QUEFFÉLEC

EN BRETAGNE TRÉGOR ET LÉON

*Ouvrage orné de 12 photographies en couleurs reproduites
d'après clichés Kodachrome, et de 67 héliogravures.*

B. ARTHAUD

PARIS (VI^e)
6, rue de Mézières

GRENOBLE
23, Grande-Rue

COLLECTION « ASPECTS DU MONDE EN COULEURS »

Paris :

Pierre MOREL
Pierre MOREL
Henri QUEFFÉLEC
Charles CHASSÉ

VERSAILLES
FONTAINEBLEAU
EN BRETAGNE, TRÉGOR ET LÉON
EN BRETAGNE, LA CORNOUAILLE

A paraître :

Roger VERCEL

EN BRETAGNE, DU MONT SAINT-
MICHEL À PAIMPOL

Pierre THOMAS-LACROIX
Dom J.-B. GAI
Jacques LEVRON
Jean FOURCASSIÉ

EN BRETAGNE, DE LA LOIRE À L'ELLÉ
LA CORSE
LES CHÂTEAUX DE LA LOIRE
AU CŒUR DES PYRÉNÉES
ETC...

Le présent volume porte le n° 3 de la collection

COLLECTION « ASPECTS DE LA FRANCE »

Paris :

Maurice PIQUARD
Joseph STANY-GAUTHIER
Pierre MOREL
Paul PAYOT et Georges TAIRRAZ
Henry LESBROS
Jacques LEVRON
Pierre-Marie AUZAS
Ernest HILDESHEIMER
Marcel AUBERT (Membre de
l'Institut)
Pierre MOREL
Jean MIÈGE
Jean CHAGNOLLEAU
Jean CHAGNOLLEAU
Jacques CARTON
Maurice GARÇOT
Pierre-Marie AUZAS
Pierre MOREL
Victor BEYER
L.-G. WERNER
Pierre MOREL

BESANÇON
LES CALVAIRES BRETONS
CARCASSONNE
CHAMONIX ET LE MONT BLANC
LA CHARTREUSE
LE CHÂTEAU D'AMBOISE
LE CHÂTEAU DE CHAUMONT-SUR-LOIRE
LA CÔTE D'AZUR

ENVIRONS DE PARIS
FONTAINEBLEAU
LE LAC DU BOURGET
LOURDES
MOISSAC
MONT SAINT-MICHEL
NANCY
NOTRE-DAME DE PARIS
PARIS
STRASBOURG
THANN
VERSAILLES

A paraître :

Pierre CHIROL
Jacques LEVRON
Pierre-Marie AUZAS
Jacques LEVRON

ROUEN
ANGERS, SON CHÂTEAU, SES MONUMENTS
CHAMBORD, CHEVERNY, ETC...
FONTEVRAUD, MONTSOREAU, SAUMUR
ETC...

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U. R. S. S.

PRINTED IN FRANCE.

Le visiteur qui parcourt le Léon et le Trégor est assuré de découvrir des monuments et des paysages inoubliables, mais, pour peu qu'il veuille bien ne pas aller trop vite et entrer en contact, par les mille occasions qu'un voyage fait naître, avec la population des lieux où il passe, il court la chance d'obtenir un privilège plus grand encore — atteindre à la connaissance de l'âme bretonne.

Sans doute faut-il dire d'abord qu'il semble exister des Breagnes plutôt qu'une Bretagne. Non seulement le Trégor et le Léon offrent entre eux toutes sortes de notables différences, mais, dans chacune de ces grandes régions géographiques, tels districts s'opposent avec force. Qui mieux est, dans tel endroit donné, nettement limité dans l'espace, de vifs contrastes frappent les sens. La petite île de Bréhat, ici rognée par la mer, là empâtée de vase, ici en lutte perpétuelle avec le vent, là s'offrant avec délice au calme et au soleil, se présente comme une œuvre d'art fouillée, complexe, pleine d'intentions secrètes, irrésunable.

Au delà des apparences immédiates il y a quand même unité profonde et c'est affaire au voyageur de s'efforcer de la saisir. L'extrême variété de Bréhat, après un temps d'initiation, s'organise et se simplifie. Que le voyageur, seulement, reste en éveil. Telle marche sur le plateau de Saint-Renan, dans le Léon, alors que la mer est toute proche, qu'on brûle de l'apercevoir et que sans cesse elle se dérobe, rappellera très fidèlement la longue fin d'une promenade entre Lannion et Trébeurden, dans le Trégor... Léon et Trégor ne sont pas toute la Bretagne. Mais déjà les nuances et les diversités de leurs paysages sont telles qu'après les avoir parcourus on ne peut plus se contenter, pour juger la Bretagne, de phrases à l'emporte-pièce et qu'on a dépassé une fois pour toutes le poncif de « province pauvre et mélancolique. »

Le Trégor, dont on a fait le français Trégorrois, est à proprement parler le pays de Tréguier, longtemps ville épiscopale, et remplit toutes les limites de l'ancien diocèse. Mais on y rattache de plus en plus, sous les coups du tourisme, la région qui le borde à l'est, l'ancien pays de Goello et, dans la pratique, il finit par s'étendre ainsi de Morlaix jusqu'à Saint-Brieuc.

Tréguier, toute petite ville aux vieilles rues étroites, a donc perdu son évêché, mais reste un centre spirituel et moral. Une cathédrale magnifique s'y élève, commencée au XII^e et finie au XV^e siècle, sur laquelle donne un beau cloître de granit, et qui possède, avec le tombeau de l'excellent duc de Bretagne Jean V, les reliques du grand saint Yves, enfant de la région. On se rend ici en pèlerinage et, le 19 mai, une procession solennelle, où l'on vient de tout le Trégor, se déroule et gagne le village natal du saint, le Minihy...

C'est à Tréguier aussi, en 1823, que naissait Ernest Renan, un des plus énergiques et séduisants excitateurs de la pensée française et mondiale au XIX^e siècle, mais dont certains ouvrages, par exemple la *Vie de Jésus*, scandalisèrent l'Eglise. L'inauguration de sa statue, dressée en pleine place de la Cathédrale, à quelques mètres du grand portail, passa pour une provocation et donna lieu, le 13 septembre 1903, à des bagarres entre « chouans » et Bleus de Bretagne... Il pleuvait beaucoup et les manifestants se séparèrent.

Le temps qui coule a aussi bien arrangé les choses et, comme l'on visite au Minihy la maison natale de saint Yves, on visite à Tréguier celle d'Ernest Renan. La *Vie de Jésus* a perdu presque toute puissance de choc et le livre de Renan désormais le plus populaire, ce sont ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, où l'ancien séminariste parle si joliment de sa Bretagne et de ses premiers éducateurs. La statue n'a plus rien de provocant : on dirait celle d'un fils de Tréguier passé grand monsieur à Paris et qui revient, sur ses vieux jours, se mettre à l'abri de sa cathédrale.

Le père de Renan, né à Plourivo, dans le voisinage, était capitaine au long cours. Il périt noyé dans la baie d'Erquy...

Renan lui-même semble avoir ignoré l'attraction de la mer prochaine; la vocation religieuse, puis littéraire et scientifique, l'emporta chez lui avec trop de force ! Pourtant la mer émeraude et les lames glauques l'ont, dès le principe, marqué de leur nostalgie. La lumière qu'il allait découvrir en Grèce sur les pas de sa belle et chère Minerve ne lui faisait oublier que le temps d'un éblouissement la lumière plus subtile et plus tendre de ses rivages bretons. Et que fit-il d'autre, sa vie durant, que de naviguer au commerce des idées, ironique et toujours insatisfait seigneur de la mer ?

Pour le voyageur moderne, le Trégor, c'est d'abord un littoral magnifique, c'est une série de bouleversants spectacles marins. Il n'éprouve que l'embarras du choix. A l'ouest de la grande baie de Saint-Brieuc, après la plage des Rosaires, voici d'abord l'ensemble Binic, Etables, Saint-Quay-Portrieux, boulevard de hautes falaises et de plages exquises — des mondaines, des familiales, des solitaires — où a passé le grand souffle du tourisme sans altérer gravement la sauvage douceur des sites. De certains belvédères, par des jours privilégiés, se découvre à l'est une immense étendue de rivages, comme si toute la Bretagne réclamait sa place devant la mer joueuse...

Par une côte jamais indifférente et le plus souvent très belle, on gagne le port de Paimpol, qui a perdu toute importance maritime — il n'arme plus un seul navire pour la Grande Pêche, — mais qui garde pieusement son atmosphère

O combien de marins, combien de capitaines...

A Ploubazlanec, tout proche, et dont la grande église fournit un excellent point de repère aux navigateurs, il y a toujours, au cimetière, le « mur des disparus en mer » et l'on n'oublie pas le temps où la mer d'Islande était appelée le « tombeau des marins bretons ». Les délicats, en souvenir de tant de naufrages, pardonneront à Botrel...

Aujourd'hui la mer semble vide. Quelques yachts, une gabare de cabotage, un minuscule charbonnier, ne remplacent point l'ancienne et nombreuse activité des goélettes. Bréhat,

perle des îles bretonnes, qui surgit avec ses pins et ses criques devant la pointe de l'Arcouest, fut jadis, comme Paimpol, un centre d'armement pour la Grande Pêche, avec un port très actif, mais, de tout cela, il ne subsiste plus rien... En apparence. Car ce n'est pas impunément que l'on habite sur des rivages pareils et qu'on a dans les veines le sang de ce Bréhatin qui a peut-être, lui aussi, découvert l'Amérique, ou de ces rudes hommes parmi lesquels Loti trouva ses modèles et qui fredonnaient tranquillement durant les tempêtes :

Jean-François de Nantes... Jean-François...

On ne va plus en Islande, mais on navigue toujours. La marine de commerce française puise abondamment dans cette région et ce ne sont pas seulement les gens des villages côtiers qu'elle attire ainsi, mais ceux des petits havres installés dans le fond lointain des estuaires, voire ceux de gros bourgs paysans enfoncés dans les terres ou de petites villes aisées et nonchalantes. L'appel de la mer va parfois chercher loin ses élus.

De la chapelle Saint-Michel, hissée tout en haut de sa butte venteuse, du sémaphore, d'une vingtaine d'autres lieux, le voyageur qui a franchi en vedette le petit détroit de l'Arcouest pour visiter Bréhat comprend mieux, devant le fourmillement des îlots et des écueils, devant la continue activité de la mer, devant le féerique paysage des grandes marées basses qui paraissent livrer à l'homme tout le luxuriant secret de la profondeur des eaux, à quel point la mer demeure ici une réalité physique et morale. A Bréhat le tourisme s'est installé en force et les villas ont accaparé les terrains disponibles et des imaginations urbaines ont domestiqué la douceur du climat en faisant produire à la terre, sur la côte orientale et méridionale, toutes sortes de fleurs et de plantes méditerranéennes, mais le paysage, dans ses lignes essentielles, demeure intact; et la mer, qui garde cette humeur farouche et libre dont les hommes n'ont jamais fini d'épuiser le charme, la mer provoque et retient le regard.

Revenu au continent et longeant la côte vers l'ouest, le visiteur ne se lasse pas une minute de contempler les formes

lourdes et solennelles des îlots et des grands récifs qui se pressent devant le rivage, étranges reliques des terres effondrées. Il arrive à Loguivy de la Mer, petit village de pêcheurs parmi les plus hardis qui soient au monde, aptes à se faufiler entre tous les « cailloux ». Et voici l'estuaire du Trieux qui s'ouvre, grandiose.

Comment énumérer les sites maritimes du Trégor qui mériteraient d'être connus ? Le sillon de Talbert, Pleubian, l'estuaire du Jeudy (la plus grosse des deux rivières qui confluent à Tréguier), Plougrescant le superbement sauvage où la mer peut être aussi forte que ce nom est dur à prononcer, Port-Blanc où Anatole Le Braz entreprit de si fécondes prospections folkloriques...

A partir de Louannec, alors que la grand-route jo'nt la mer, jusqu'au delà de Trébeurden, nous entrons dans une espèce de marquisat de beauté maritime. Sur une vingtaine de kilomètres se succèdent les noms justement célèbres : Perros-Guirec (Trestraou et Trestignel), Ploumanac'h, Trégastel, Ile-Grande, Trébeurden. Quel merveilleux chemin de ronde ! Une fois la part faite aux excès du tourisme, qui a défigurés certaines grèves (en juste retour des choses on peut rire des villas prétentieuses et s'ébahir du simili-château où Sienkiewicz écrivit son *Quo Vadis*), il n'y a guère lieu que d'admirer; et le voyageur qui n'aime la foule que dans les villes trouve sans peine des instants du jour et des lieux où il peut se croire seul devant les spectacles du monde et détailler à loisir le charme des criques, des rochers, des falaises, des vagues mourant sur le sable ou du sable reflétant le ciel. A Ploumanac'h débouche une petite vallée, dite du Traouieros, qu'il faut remonter hardiment, car c'est un paysage idyllique où l'âme bretonne exprime avec un rare bonheur son double programme de douceur et de sauvagerie. Perros-Guirec a une église paroissiale et une chapelle objet de pèlerinage, Notre-Dame de la Clarté : ce sont de curieux chefs-d'œuvre, à la fois finement originaux et fortement bretons.

Plus loin que Lannion, à cheval sur les Côtes-du-Nord et le Finistère, s'étend en bordure de rivage, de Saint-Michel-en-

Grève à Locquirec, comme une seconde et plus petite principauté de plages bretonnes : Saint-Michel-en-Grève, Saint-Efflam, Plestin-les-Grèves, Locquirec. Moins de noms et des noms moins célèbres, et des sites dans l'ensemble moins éclatants. Sur la Lieue de Grève, où la pente du sable est légère, la mer descend très loin et certains trouvent alors la grande plage bien monotone. A marée haute, le spectacle change et la butte rocheuse, superbement isolée, qui se dresse à mi-plage, fait figure, malgré sa position en retrait, d'audacieux promontoire. Là devant, si l'on en croit Albert Le Grand en ses *Vies des Saints de la Bretagne Armorique*, aborda jadis un prince irlandais, Efflam, qui, marié contre sa volonté, désireux qu'il était de se consacrer à la vie monastique, s'était enfui la nuit même de ses noces. Le vaisseau « s'arrêta vis-à-vis d'un grand roc qui est au milieu de la grève (en terre néanmoins) nommé Hyrglas ». Mais dans son île lointaine se lamente une solitaire épouse qui, un jour, se décide à faire armer un bateau de cuir et se lance à la recherche. Elle rejoint Efflam. Il lui bâtit aux environs de la sienne une petite cellule, avec permission toutefois de le visiter de temps en temps pour le consulter sur les choses du salut, « ce qu'il lui octroya, dit Albert le Grand, de peur que la fragilité du sexe ne fût troublée par un entier et total retranchement de sa conversation ». Plusieurs années durant les époux vont ainsi demeurer, tout près l'un de l'autre, comme frère et sœur...

Le port de Locquirec, tel qu'on le voit par marée haute en arrivant de Plestin, à un ou deux kilomètres de distance, forme un spectacle de rêve. Il dessine un geste de protection qui maintient au calme toute une zone de mer et ses détails se silhouettent avec une précision étonnante et juste. Les couleurs frappent, semblent neuves et un peu crues, mais elles se fondent sans peine avec les teintes de l'eau et du ciel...

Jusqu'au dernier mètre, jusqu'à l'estuaire de la « rivière de Morlaix », magnifiquement encombré d'îlots et d'écueils (sur l'un se dresse le château du Taureau, le château d'If de Basse Bretagne), se poursuit l'enchantement des rivages. Saint-Jean-du-Doigt, Trégastel-en-Plougasnou, le Diben — un

havre rude, à sec aux basses mers, — méritent le déplacement et l'enthousiasme. D'une falaise à une plage, d'un promontoire à une crique, la vue change sans arrêt, toujours belle. A Saint-Jean-du-Doigt, ainsi nommé parce que l'église locale, parmi les pièces insignes de son trésor, posséderait un doigt de saint Jean-Baptiste (et, selon Albert le Grand, les Bretons ses contemporains affirmaient sur leur vie que c'était l'index de la main droite), le visiteur, si le temps le favorise, connaîtra, non moins intensément que dans la vallée du Traouieros, le sentiment délicieux de rencontrer la Bretagne. L'église, une très belle église de granit, fait corps avec son village, qui fait corps avec un paysage des plus riants. Partout dans ce fond de vallée qui mène à une mer invisible et présente, il y a des ruisseaux et des feuillages. Pas une fausse note. Un asile de grâce et de bonheur.

Le Trégor, d'une façon générale, donne une impression de bien-être, sinon de richesse. La plupart des terres sont naturellement fertiles et les cultivateurs les soignent à l'envi. Certaines zones en bordure de mer, grâce à un fumage habile et à un climat particulièrement doux, se prêtent à une grosse production de primeurs. La région lannionaise, encore qu'elle se défende, comme toute région bretonne qui se respecte, contre la monoculture, s'est spécialisée dans la pomme de terre avec une ardeur si grande qu'on s'étonne de ne pas trouver sur une place de Lannion un haut Parmentier en granit.

Le caractère breton, tel qu'il se manifeste au Trégor, heurte quelque peu la légende. Les gens d'ici paraissent facilement sceptiques, bons vivants, matérialistes même. En certains cantons, les pratiques religieuses ont beaucoup diminué. Les pardons et les grandes fêtes chrétiennes de Tréguier, de Guingamp, de Saint-Brieuc, continuent d'attirer les foules, mais ces pieux soubresauts prévus au calendrier semblent, chez beaucoup, liés à une routine...

Est-ce tellement sûr ? Le bon gros rire du Trégor ou sa piquante malice n'expriment pas tout. La vivacité de l'intelligence, la moquerie, l'amour du bien-être, ne peuvent rien contre telles forces profondes, tenues secrètes moins par légèreté

de caractère que par pudeur. Le Trégorrois Renan, qui a certainement beaucoup fait pour ébranler l'antique foi bretonne, a grossièrement noirci le tableau comme il n'est pas permis à un professeur du Collège de France, lorsque, dans la *Prière sur l'Acropole*, il a dit de son pays natal qu'« on y connaît à peine le soleil » : mais, quoiqu'on puisse être, malgré tout, d'un avis différent, on ne se sent plus autorisé à démentir l'affirmation : « La joie même y est un peu triste », qui suit presque immédiatement cette sommaire condamnation climatique.

Renan, bien sûr, jugeait d'abord la Bretagne d'après lui-même. Les dernières lignes que sa main ait tracées manifestent chez lui une grande angoisse de la mort où il est loisible de découvrir l'aboutissement très particulier de ses démarches philosophiques. Il n'en reste pas moins vrai que la pensée de la mort demeure un thème profondément breton, profondément trégorrois. Une grande partie des documents utilisés par Anatole Le Braz dans son admirable livre : *La légende de la mort dans les pays armoricains* vient de cette région. Et l'on ne s'étonnera pas de trouver ici, dans une ancienne et magnifique église seigneuriale, à Kermaria-an-Isquit, sur le territoire de Plouha, une représentation picturale moyenâgeuse de la Danse Macabre. Sans doute a-t-il fallu nettoyer les murs de la nef de leur badigeonnage de chaux pour dégager — en bien mauvais état ! — la fresque, comme si, à un moment donné, les possesseurs de l'église avaient entendu renier ce qu'ils considéraient comme des superstitions ancestrales, mais on peut dire sans invraisemblance que le souci de cacher la fresque manifestait aussi, à sa manière, l'angoisse de la mort... Quoi qu'il en soit, la France ne possède plus aujourd'hui que de très rares spécimens de « Danse Macabre » et que la Bretagne en possède ne semble point le fait du hasard. Bien que Kermaria-an-Isquit soit passée désormais au rang de « chapelle », il arrive que les familles de l'endroit tiennent à y célébrer leurs mariages. Les jeunes gens de la noce, qui gambaderont l'après-midi aux sons de quelque jazz, peuvent contempler ainsi, durant une heure, une danse bien différente ! Le coloris a perdu toute vigueur et le dessin lui-même a presque disparu, mais les gestes sont nets et

l'extrême stylisation des silhouettes rend peut-être le symbole encore plus poignant. Enigme curieuse : entre le moine et l'usurier la Mort n'est pas représentée par un squelette, elle prend les traits d'une femme, d'une grande femme en robe longue... Pourquoi ?

Les bonnes terres du Trégor et ses splendides rivages n'ont pas fini de s'appuyer contre un arrière-pays grave et dur, qui, s'il a perdu beaucoup de son importance économique et une partie de sa population, demeure toujours présent, comme un contre-poids moral. Une visite s'impose au Ménez-Bré, le haut lieu chanté dans l'hymne breton, à mi-distance entre Guingamp et Belle-Isle-en-Terre. Sa faible altitude (302 mètres) prête à sourire, mais, sentimentalement, et physiquement aussi dans une certaine mesure, il s'agit bien d'une montagne. Pas de neiges éternelles, de vives arêtes rocheuses ni de cratère ? Une élévation soudaine et des landes solitaires sur un sol rude, et cela suffit. Selon Albert le Grand, une assemblée des évêques bretons se serait tenue là au VI^e siècle, les villes étant peu sûres, pour décider l'exclusion hors de l'Eglise d'un seigneur particulièrement cruel, et saint Hervé l'ermite y aurait pris part. Aujourd'hui, sur la montagne, saint Hervé possède sa petite chapelle. Sa fête tombe le 17 juin et une foire aux bestiaux se déroule alors, surprenante au milieu de la pleine nature. Tandis que là-haut de vieux bonshommes se versent dans le dos un bol d'eau bénite, sur les pentes et jusque sur la route nationale Paris-Brest s'affairent parmi les meuglements et les hennissements les maquignons et les chevillards.

Aucune ville du Trégor n'est indifférente. Guingamp, Lannion, Tréguier, chacune mérite qu'on s'y arrête. Mais aussi, quel que soit leur charme, elles gardent quelque chose de morne et ce sont de gros bourgs plutôt que des cités véritables. On y joue aux boules plus qu'on n'y semble lire... N'empêche que, si le Trégorrois est un homme qui a les deux pieds sur terre, sa tête est pleine de rêves.

Le Léonard apparaît comme le Bas-Breton par excellence, le Breton numéro un, et volontiers on lui décernerait d'office tout le lot d'épithètes accrédité dans les livres — petit, brun, trapu, silencieux, cabochard, et qui suit la messe dans un paroissien.

Les nuances de la réalité sont si nombreuses qu'elles empêchent de prendre au sérieux un portrait de ce genre. Il y a Léonard et Léonard. C'est véritablement ici que, d'un canton à l'autre, d'une paroisse à l'autre, le tempérament breton se modifie, à la manière des coiffes, qui jamais non plus ne restent identiques.

A la charnière du Léon et du Trégor, et placée de telle sorte qu'elle communique facilement aussi avec le pays des « monts », se trouve une ville curieuse et charmante, Morlaix. Historiquement incluse dans le Trégor, aujourd'hui, pour diverses causes et d'abord sous l'effet de l'attraction de Brest, elle se tourne de plus en plus vers le Léon, mais tout en gardant sa physionomie originale. Et, si elle a déchu de son grand passé historique, si l'ancien nid de corsaires n'est plus qu'un port minuscule où un charbonnier de Cardiff aborde en bousculant des bouchons et le gros centre commercial une bonne ville qui s'enorgueillit de posséder un viaduc et une manufacture de cigarettes, dans l'air flotte joyeusement le souvenir des beaux autres fois et il existe un esprit morlaisien, non dépourvu de grâce pimpante : « S'ils te mordent, mords-les », telle est la devise inscrite au blason officiel. Mordre ? Non, piquer seulement et cancaner. Le goût des « jolies vieilles choses » se transmet dans les familles, ainsi que nombre d'expressions locales. A plus d'un égard, Morlaix semble le Quimper-Coréentin du Nord-Finistère.

Par une route aussi belle que sinueuse, voire dangereuse, on se rend de Morlaix à Carantec en suivant la rivière presque tout au long. Ce bout de terre de Carantec, placé entre deux estuaires, forme un petit monde à part. Ses falaises n'ont pas la hauteur prestigieuse de celles du Trégor, par exemple entre Etables et Binic, cependant elles comptent déjà et, d'un rocher comme la Chaise du Curé, on domine un des plus beaux pano-

ramas bretons. Lorsque le soleil se couche derrière la presque ile roscovite et que se silhouettent avec une espèce de franchise naive les clochers de Saint-Pol, dans les soirées calmes de juin et de juillet une exaltation s'empare de l'âme. A l'est, sur les rivages de Saint-Samson, flamboient ingénument quelques façades blanches et sans fenêtres. La paix, ici, n'est plus un vain mot. Paix bretonne, paix du Seigneur. La Chaise du Curé — on ne pouvait mieux désigner l'endroit, où se situerait magnifiquement une idéale *Profession de foi du recteur léonard...*

Tâchons de nous reprendre. Les Carantécois n'ignorent plus les astuces du tourisme et les biens de ce monde les intéressent vivement. S'ils habitent sur le bord d'une mer toujours changeante et toujours belle, ils sont, essentiellement, des gens de terre, heureux de louer une villa aux Parisiens ou de cultiver un sol fertile. Nous voici dans une zone de ceinture dorée. Les primeurs de Roscoff ont fait école et les villages placés derrière Carantec, et qui ne voulaient pas être plus bêtes que les autres, ont adopté à leur tour l'artichaut, l'oignon, le chou-fleur. Ce qui ne veut pas dire que le gros centre de production de ces légumes se soit déplacé ni, avec lui, le centre spirituel de ce district breton intensément favorisé par la nature et où le culte de l'argent et la vieille foi désintéressée se trouvent face à face.

Le Kreisker est la plus haute flèche qu'ait dressée la religion bretonne. Vauban l'admirait, paraît-il : « Merveille d'équilibre et d'audace ». Les artistes éprouvent un certain étonnement, sinon quelque malaise, de la voir se dresser aujourd'hui dans la capitale des choux-fleurs, Saint-Pol-de-Léon, comme si le chou-fleur était, par définition, un légume ridicule et hostile à la poésie : faut-il leur rappeler qu'il existe à Rouen une « Tour de Beurre » dont le nom est lié à une bien grasse tradition ?

Saint-Pol-de-Léon, qui possède le merveilleux Kreisker, et une très belle cathédrale (commencée au XII^e, finie au XV^e), n'a pas su demeurer, à vrai dire, un centre spirituel de première importance, comme c'est le cas pour Tréguier qui possède trois fois moins d'habitants. La dévotion à saint Pol Aurélien, l'ermite anglais dont la cathédrale abrite les reliques, ne déplace

pas les foules autant que la dévotion à saint Yves. N'importe, nous sommes ici dans l'ancienne ville principale d'une considérable région bretonne, dont le nom est lié au sien d'une manière indélébile, et les monuments de cette grandeur passée, presque tous monuments religieux, méritent un examen attentif. Il faut monter au sommet du Kreisker. La Bretagne est là, aussi, dans cet escalier de phare mystique dont le hardi colimaçon donne le vertige... Et, pour le reste, Saint-Pol n'a pas dit son dernier mot.

Roscoff, au delà de Saint-Pol et devant l'île de Batz, a perdu presque toute importance maritime et son joli port, qui assèche aux marées basses, ne connaît pas grand mouvement. Le temps n'est plus où une souveraine pouvait y débarquer sans que cela parût étrange — la demeure où logeait Marie Stuart et dont la mer venait alors battre les fines murailles se trouve aujourd'hui en retrait du port. Néanmoins l'esprit d'aventure n'a pas déserté Roscoff — il s'est adapté aux circonstances. La patrie des artichauts et des oignons délègue chaque année plusieurs de ses enfants dans les villes anglaises, où ils vont de porte en porte proposer leurs marchandises. Ce sont les « johnys ». Roscoff est un lieu béni qui possède une fort jolie église du XVI^e breton, une chapelle toute blanche, dédiée à sainte Barbe, fort bien située sur une éminence à l'entrée du port (le jour du pardon, les offices se célèbrent en plein air, les assistants face à un admirable décor d'eaux bleues, de voiles et d'écueils qui figure un magistral fond d'église), un figuier plusieurs fois centenaire, un vivier à crustacés qui alimentait avant guerre les principaux paquebots européens et enfin, témoignage encore plus net que le figuier et les légumes de la douceur que peut montrer le climat sur la côte bretonne, des sanatoria et preventoria où l'on triomphe du dragon de la tuberculose et où beaucoup d'enfants reviennent à la santé.

L'île de Batz, où vécut saint Pol Aurélien, ne jouit pas du même renom que la plupart des autres îles bretonnes, et sans qu'on ait lieu d'élever une protestation. Cela dit, elle est fort belle, dans sa rudesse de lignes qui contraste avec la douceur choisie de nombreux détails. Selon les éclairages et les marées,

dans le détroit qui la sépare de Roscoff on peut jouir d'admirables spectacles. Les coiffes des femmes sont très grandes, plus impressionnantes que jolies, mais, en tout cas, impressionnantes. Malgré le grand nombre des touristes roscovites qui tiennent à y débarquer, on a l'impression que les mœurs patriarcales se défendent là mieux qu'ailleurs. Pour notre part nous ne saurions oublier certaine course de chevaux à laquelle nous eûmes la chance d'assister, un quatorze juillet, sur la grande plage de l'île. Ce furent de grosses bêtes de labour qui s'alignèrent, montées à cru par de jeunes gars solides, et qui n'avaient nullement songé à maigrir avant la course! Cavalcade à la bonne franquette, saine, ensoleillée, barbare — elle évoquait les tableaux tahitiens de Gauguin, illuminant peut-être tout à coup les raisons picturales qui avaient ainsi mené l'artiste jusqu'en sa retraite océanienne...

La Bretagne bouge, c'est indéniable, et pourtant, en quelque manière, et aussi indéniablement, elle ne bouge pas. Les autocars ont succédé aux diligences, là encore où il y avait des diligences! Mais la fermeté armoricaine, au moins dans tout ce Léon, ne se modifie guère. Tels défauts que l'on attribue au modernisme viennent de loin. Et, dans l'ensemble, les vertus de franchise, de simplicité sauvage, ne sont pour ainsi dire pas atteintes...

Au sortir de Roscoff, en longeant la côte vers l'ouest et après avoir franchi l'immense plage, aussi large que longue, de Plouescat, nous allons pénétrer dans un district que les Bretons eux-mêmes, dans un passé relativement proche, nommaient « pays des païens ». Et ce n'était pas que ces rivages, comme tout le reste de la province, n'eussent été christianisés de longue date (peu de kilomètres, en distance absolue, nous séparent de l'église du Folgoët, preuve éclatante de la ferveur bretonne; et Goulven, qui jouxte le « pays des païens », possède lui-même une des plus belles églises du Finistère), seulement ces populations sauvages et souvent misérables laissaient plus ou moins le christianisme en veilleuse et ne se préoccupaient guère de renoncer à des pratiques nées dans la nuit des âges. Depuis Roscoff, le rivage breton apparaît comme bas et trapu, alternant les plages et les grèves, avec des abrupts et des amon-

cellements de rocs sur les promontoires et, en mer, plusieurs lignes d'écueils et de récifs. Ce n'est plus le grand beau rivage spectaculaire de Saint-Quay ni de Perros-Guirec mais c'est un rivage extrêmement nuancé, attachant au possible dans son humilité, dans son aridité sans arbres... A Goulven, Brignogan, Kerlouan, Guissény, la côte forme nettement un monde original. Vers l'intérieur, soudain, le relief se redresse, sur la limite d'un dédaigneux inconnu. Soit : que les grandes manières chrétiennes se développent sur le plateau ! Dans les domaines inférieurs, voici plusieurs siècles, les gens se sentaient chez eux, secrètement libres d'agir à leur guise...

Brignogan possède un menhir christianisé, une grande pierre druidique sur laquelle, avec une totale simplicité de cœur, fut dressée une croix. Et sans doute en existe-t-il beaucoup d'autres en Bretagne, et quelques-uns de plus curieux et de plus ouvragés, mais nul ne paraît aussi bien à sa place. Nous sommes dans une région où, voici peu de siècles, le christianisme ne détournait pas de provoquer les naufrages. Ce qu'on appelait le « droit de bris » était officiellement reconnu par la législation et, plus à l'est, sur des côtes moins sauvages, on avait vu quelquefois des ecclésiastiques le revendiquer pour leurs domaines. Sans doute ne s'agissait-il que du droit de garder pour soi les épaves, mais, dans la pratique, on y adjoignait le droit de dépouiller les cadavres, sinon les naufragés vivants et, pour ces pauvres paysans-pêcheurs au cœur très simple, il devenait alors tentant de faciliter une catastrophe. Après tout, ils ne feraient jamais que forcer la main à Dieu ? Si Dieu permettait aux gens de causer un naufrage, leur acte ne gardait rien de coupable ?

Il ne faudrait ni exagérer ni démentir ces faits, qui prennent place dans un passé terriblement obscur et, une fois qu'on a reconnu l'existence des « pagans » et de leurs pratiques, on n'en est que plus à l'aise pour aborder une des plus délicieuses histoires bretonnes, et pour y donner foi.

Le Kreisker a sa flèche merveilleuse et inimitable, la cathédrale de Saint-Pol est grande et bien équilibrée, mais l'église bretonne la plus belle de tout le Léon, sinon de toute la Bretagne,

pourrait être celle du Folgoët, qui s'élève aux environs immédiats de Lesneven, presque sur le bord du plateau qui domine les rivages. Folgoët, altération de Fol-coat, veut dire « fou du bois ». L'église, consacrée à la Vierge, et le hameau qui l'environne, jaillissent donc d'une légende. Au XVI^e siècle, en plein milieu de la lutte entre les Blois et les Montfort, un innocent, du nom de Salaun, qui ne savait dire que les mots « Ave Maria », aurait eu ici son ermitage. Quand il faisait froid, il se baignait longuement dans une fontaine, après quoi il grimpa à un arbre et, sans arrêt, invoquait sa Notre-Dame. Conduite qui lui avait fait décerner le titre de Salaun le Fou. Mais, après sa mort, un lis miraculeux dans les feuilles duquel était inscrite la devise « Ave Maria » poussa sur sa tombe et l'on découvrit qu'il prenait racine dans la bouche du cadavre. Le comte de Montfort fut mis au courant. Il fit le vœu, s'il obtenait la victoire, de construire une église à l'endroit du miracle.

Et, peu de temps plus tard, après la bataille d'Auray où périt Charles de Blois, le nouveau duc respectait son engagement. La première pierre fut posée (1365). Mais les troubles de l'époque arrêtaient souvent les travaux et ce fut seulement en 1419 que s'acheva la construction. En son extrémité de Bretagne, cette église, dont l'origine justifiait le « *Beati pauperes spiritu* » pris dans son sens le plus littéral, devenait rapidement un des sanctuaires les plus vénérés du royaume, objet d'un grand pèlerinage annuel et de visites privées incessantes. Anne de Bretagne, chaque fois que, reine de France, elle retournait en son duché « faire un tour », comme dit Albert le Grand, ne manquait pas de se rendre au Folgoët.

Sous la Révolution, le monument subit de graves dommages. Un grand nombre de ses statues, notamment, furent brisées ou mutilées. Il faut en prendre son parti. Les édifices qui traversent ainsi les siècles ont bien droit à quelques cicatrices et, à un autre point de vue, il faut remercier le temps, dont la patine orne la grande flèche d'un lichen admirable. On peut dire d'ailleurs que l'œuvre de restauration, partout où elle s'est exercée, passe inaperçue et le splendide granit de Kersanton scintille ou rougeoie dans l'ombre avec un rare bonheur. Si les amateurs d'art s'obs-

tinent à déplorer l'absence de certaines statues dans leurs niches, la Révolution n'a pas touché à l'aérien et vigoureux jubé.

Le pardon de Notre-Dame du Folgoët est à l'heure présente le plus pieux de Bretagne et, s'il apparaît essentiellement comme un pardon léonard en face de Sainte-Anne-la-Palud et Sainte-Anne d'Auray, qui drainent leurs pèlerins de toute la province, la foule y est pourtant aussi considérable, sinon plus. Nous nous trouvons ici dans la région la plus vraiment pieuse de l'encore pieuse Bretagne. Le pardon se déroule au début de septembre, alors que sont terminés les travaux de la moisson et que la plupart des touristes étrangers au département sont repartis avant les classes, de sorte que les cultivateurs et cultivatrices du Léon accourent avec empressement et, une fois sur les lieux, se réjouissent de leur nombre. Le matin, chaque délégation paroissiale, dont des observateurs, postés dans le clocher, ont distingué la bannière, est saluée d'un grand coup de carillon. La Bretagne bretonnante, en même temps que son culte de la Vierge, célèbre ici sa joie de vivre, sa langue, ses costumes, ses prêtres, tous les villages de son sol...

De l'ancienne terre des Pagans, on va beaucoup au pardon du Folgoët et les jeunes filles désignées pour le port des bannières arborent, en particulier celles de Kerlouan, quelques-uns des plus éblouissants costumes de toute la province. Encore que la sauvagerie primitive n'ait point disparu, la piété l'a emporté sur les anciennes pratiques. Les pêcheurs du Conquet disent bien toujours que « ceux de Plouguerneau » sont de sales pillards et qu'on ne trouve plus rien là où ils ont passé, il faut faire la part d'une grosse gaieté bretonne et du besoin qu'on éprouve, quand ce ne serait que pour respecter les usages et rendre la vie intéressante, de « se débiter » de paroisse à paroisse.

Avec Plouguerneau, l'on a pénétré dans le pays des « abers » — nom local des estuaires que la marée remonte, donnant à un cours d'eau insignifiant l'apparence d'un grand fleuve qui retournerait vers sa source : l'Aber-Wrac'h, l'Aber-Benoît, l'Aber-Ildut, — pays rude et tonique où une partie de la population s'efforce de prolonger une pittoresque et dange-

reuse industrie, celle du goémon. Doublement dangereuse, et moins encore par suite des risques professionnels que du changement des cours sur le marché mondial. S'il faut avoir vu un jour les tombereaux pénétrer dans l'eau en « culant » pour venir prendre une pleine charge de laminaires tout luisants de soleil, il importe de freiner aussitôt l'enthousiasme esthétique.

Mais nous allons quitter la Manche pour l'Océan et la petite dune basse où le goémon sèche en plein vent va être remplacée par d'altières falaises. Nous arrivons à la pointe du monde occidental. Au large passent les deux plus grandes routes maritimes du globe (l'une en vue d'Ouessant, l'autre un certain nombre de milles plus bas, mais bien dans le champ de ses radio-phares) et, comme si la nature voulait insister sur l'éminente valeur des lieux, les récifs abondent et les courants ont une violence extraordinaire. Heureusement pour la côte, un archipel subit les premiers chocs et retire de son ardeur à la grande houle brutale.

« Qui voit Ouessant voit son sang », dit le proverbe, mais le touriste peut comprendre : « Qui voit Ouessant montre qu'il est un homme » et accomplir la traversée. Pour peu qu'il s'intéresse à la mer ou à l'histoire maritime, il sera comblé — pour peu, d'une façon générale, qu'il s'intéresse à la nature. Rarement les magnifiques rivages bretons atteignent à la sauvagerie du Créach, à la hauteur farouche du Stiff. Sur cette île sans arbres, nue comme une plage arrière de croiseur, on dirait qu'il n'y a plus de place pour certaine vulgarité moderne. Ouessant possède une véritable civilisation paysanne, avec champs et troupeaux de moutons, et le plus grand nombre de ses hommes naviguent au commerce, soucieux de jouir d'une pension sur leurs vieux jours, mais c'est bien un endroit où souffle l'esprit, ainsi d'ailleurs que toutes les îles habitées, peu ou prou, de son archipel. Molène d'abord, posée sur l'eau comme une taupinière, école naturelle de hardis pêcheurs...

Au promontoire de Corsen, les rivages du continent ont renoué amitié avec les rudes falaises. Le Conquet, ancienne grande ville bretonne au passé tumultueux, n'est plus guère

aujourd'hui qu'un charmant port de pêche, escale du Brest-Ouessant, étape des automobilistes qui se rendent à la pointe Saint-Mathieu du bout du monde (« beg ar bed »). Celle-ci, au premier coup d'œil, impressionne beaucoup moins que sa rivale sensationnelle de Cornouaille, la pointe du Raz, mais il ne faut pas s'en tenir à un jugement rapide. Il faut monter au phare, visiter les ruines magnifiques d'une abbaye dont les proportions et l'emplacement actuel donnent à rêver — la « folle de la mer », a-t-on envie de l'appeler, par analogie avec Le Folgoët, — suivre la côte avec ses abrupts et ses gouffres, et l'on connaîtra en soi une vive admiration.

Le goulet de Brest et sa rade ramènent le visiteur dans l'intérieur du Léon sans qu'il ait jamais quitté la mer. A la pointe de Créac'hmeur, au Trez-Hir, au Grand-Minou, s'offrent des échappées ou de longs panoramas splendides... Brest, *Mon Frère Yves*, Mac Orlan, la rue de Siam... Hélas! dans la dernière guerre mondiale Brest a terriblement souffert et plus d'un, qui était déjà venu jusqu'ici, s'en trouvera inconsolable. Il faudra de nombreuses années pour que les maisons nouvelles se patinent et que Brest ne semble plus avoir subi un traitement de chirurgie esthétique, lui qui avait son unité parfaite... Cyniquement parlant, la ville ne remontait pas loin. Un château et un village, durant de nombreux siècles Brest ne fut pas autre chose et c'est Richelieu qui le sortit de l'ombre et décida le premier d'en faire un grand port. Il hésitait entre Brest et Landévennec, mais son génie l'éclaira vite.

La guerre a détruit les maisons. Une certaine ambiance de rudesse, de discipline, semble avoir disparu pour toujours. Le plan des rues a été modifié... Mais la rade, intouchable, est encore là. Le vent et le crachin également. Et la marine. Et la ténacité brestoïse. Et même le Cours d'Ajot et une grande partie des remparts de Vauban. Alors ? On peut garder confiance : la ville qui surgira bientôt ne trahira pas l'ancienne, morte avec tant de courage.

Dans la banlieue brestoïse, par-dessus le large estuaire de l'Elorn, s'élèvent les belles arches blanches du pont de Plougastel, aujourd'hui réparé, comme des mains artistes et pieuses

ont restauré le calvaire du village. « Bretagne, pays des calvaires », répètent les guides et le poncif, pour une fois, est juste. La Bretagne, peu riche en grandes vieilles églises, en cathédrales de premier ordre, a un véritable monopole de ces monuments étranges où des groupes de statues, placés hors de l'église autour d'une haute croix, reproduisent à traits rapides la vie du Christ, les épisodes principaux de la Passion.

Le Calvaire de Plougastel, s'il n'a pas le droit au numéro un et si les spécialistes lui reprochent une gauche monotonie, est déjà très beau. Flaubert l'admirait non sans goguenardise, mais sincèrement. Penser qu'un simple village tirait de lui-même assez de ressources, et des tailleurs de pierre locaux assez de piété de leur propre cœur, pour payer et sculpter une œuvre aussi considérable; et que le dur granit breton montrait assez de souplesse pour se prêter indéfiniment à reproduire des visages, des gestes humains... En fait, les habitants de Plougastel, les « Plougastels » comme on dit à Brest, ne sont pas les premiers venus. Hommes et femmes, ils ont su, malgré la proximité d'une grande ville, conserver fidèlement leurs costumes. Pour le ramassage et la vente de leurs fraises, leur principale ressource, ils ont su se mettre en coopérative. Ils forment un bloc, un, résistant... Trop résistant. Les nombreux mariages consanguins ont un peu altéré la race et un culte de l'argent, comme à Saint-Pol-de-Léon, se développe. Le chiffre de la population décroît.

De part et d'autre de la vallée de l'Elorn, dont la rive gauche, liée par tant d'intérêts avec le Léon, a fini aujourd'hui par s'y rattacher en pratique — le pont de Plougastel a consacré une évolution, — les églises ou les chapelles qui méritent d'être vues sont innombrables. Au piéton, au cycliste, à l'automobiliste, de savoir ou de vouloir les découvrir. Sur quelque chemin qu'on s'engage, il faudrait se montrer bien opiniâtre si on désirait n'en rencontrer aucune! Jusqu'à des calvaires minuscules, apparus à un carrefour, qui sont chargés d'une grâce, ou d'une vigueur triste, inoubliables. Et lorsque que le promeneur utilise des routes secondaires, le signe de la croix, matériellement, éclate sans cesse. « Souviens-toi que le Christ est mort pour nous

sauver. » Devant les croix, jetées contre le revers des fossés ou hissées malhabilement sur le haut des talus, il peut y avoir de la boue, une petite mare noirâtre peut s'étaler — la preuve est encore faite que le christianisme pénètre l'existence... Entre un champ de blé noir et une taille de genêts dont le vent fait crisser les cosses, voici que se dresse une petite croix triflée — pourquoi ? Toujours pour signifier le Christ. Les adeptes du druidisme ont dressé leurs pierres, nous qui connaissons la vérité oublierions-nous de témoigner pour elle ?

Encore n'est-ce que la menue monnaie de la religion bretonne, que les églises et les chapelles manifestent avec beaucoup plus d'éclat. Plougastel, dans la guerre mondiale, a perdu son église récente et anonyme, il a heureusement conservé toutes ses chapelles exquises. Pencran, tout petit village, niché dans la verdure au-dessus de Landerneau, possède une magnifique église, une des plus vieilles de Bretagne. Le village de La Martyre également. La Roche-Maurice, placé à l'entrée des gorges pittoresques d'un Elorn devenu simple ruisseau, possède à la fois, sur un piton, les ruines massives d'un château féodal (celui du roi Morvan ?) et, à une faible distance, une église qui mérite de figurer, par son style et ses proportions, l'idéale église bretonne. L'église du Folgoët, d'autres encore, sont plus belles, mais celle-ci, qui se silhouette merveilleusement sur sa colline, donne un modèle aux yeux. Et, comme le Parthénon, unissant les deux grands styles grecs, avait fourni le temple-étalon — par sa fusion parfaite du gothique et du Renaissance, les deux grands styles qui ont sollicité l'art breton au cours de son histoire originale, voici qu'elle se situe d'emblée dans une espèce de classicisme. Regardez-la bien. On peut, sans se lasser, étudier la hauteur de son clocher à jour par rapport à la longueur et à la hauteur de la nef, à la largeur du porche, tout s'équilibre à merveille, tout sonne juste. Et, après qu'on a reçu du monument cette leçon de grâce athéno-bretonne, le plus curieux n'est pas, en y pénétrant, de plonger dans une obscurité mystique. Celle-ci ne s'éclairera jamais beaucoup. A la fin, pourtant, se discerne un jubé. Au-dessus de l'autel un rustique, un chaud, un

magnifique vitrail, que l'ombre rehausse, accueille et repose les regards...

Lampaul-Guimiliau, Guimiliau et Saint-Thégonnec, que l'on s'efforce de voir à la suite, le même matin ou le même après-midi, forment une somme d'art et de sentiment bretons. Trois belles églises, deux calvaires splendides — tout autour, une campagne drue qui ne se ressent point de l'approche des « montagnes », un pays de chevaux solides et de bonnes vaches laitières... On estimera peut-être les églises de Guimiliau et de Saint-Thégonnec, qui datent de la Renaissance bretonne, désagréablement surchargées mais, dans le détail, on trouvera sans cesse de délicieuses sculptures, figures du porche dans le granit ou frises intérieures sur bois, et les calvaires donneront un éblouissement véritable. Avec bonne foi et persévérance, un peuple a traduit là sa profonde piété. En travaillant sur une pierre drue et peu flatteuse les artistes ont obtenu d'étonnants effets de grouillement de foule, de vie d'un personnage, de drame... Cela reste d'une facture moins savante que les panneaux sur bois où les peintres flamands du moyen âge exprimaient en quelques scènes les croyances de leur époque, mais, farouche et rude, la volonté du beau s'y manifeste. Des tempéraments y cherchent leur voie et la découvrent. Des écoles de sculpteurs ont rivalisé ici.

Quittant l'annexe du Léon, si nous regagnons le centre du pays, nous ne rencontrons pas moins de belles églises. Landerneau, très pittoresque petite ville, fournit au chercheur une excellente base de départ. Rive droite comme rive gauche de l'Elorn abondent en monuments religieux de premier ordre. A Pencran, à La Roche-Maurice et à La Martyre s'opposent Plouédern, Trémaouézan, Bodilis ou Lambader. Impossible de tout citer...

Chemin faisant, un nom apparaît sur des plaques : Kerjean, le château-manoir qui a reçu l'appellation écrasante de « Versailles breton ». Il ne faut pas manquer la visite, il y a une chance à courir. Il se peut qu'en sortant les gens arborent un sourire moqueur et se remémorent avec complaisance les châteaux de la Loire — de beaux et vrais

châteaux, ceux-là ! — mais si l'on veut bien ne pas procéder par comparaisons massives, on finira sans doute par être conquis. Mieux vaut abandonner « Versailles breton », qui tient de la moquerie. La belle affaire que Louis XIII ait apprécié Kerjean ! (Le « champagne breton », dans un autre genre, ce n'est jamais que de la limonade au rhum !) Il y a dans ces lieux un charme extraordinaire de vieille province. Une atmosphère de La Varende ou d'Alphonse de Chateaubriant. Cela sent une aristocratie policée qui ne renonce pas à ses origines terriennes. Attitude éminemment bretonne...

Le Léon est pauvre en châteaux d'une certaine importance, et Kérouzéré, Kergournadec'h, Kérouartz, Kergroadès et deux ou trois autres, ne font pas un ensemble considérable. Ça et là, toutefois, d'imposantes ruines s'élèvent. Celles de La Roche-Maurice, déjà citées, ou celles de Trémazan, dans le pays des « abers ». Et, d'autre part, et bien que des grand-routes on ne s'en rende pas compte, les manoirs, les gentilhommières demi-fermes demi-châteaux, pullulent pour ainsi dire ; un grand nombre sont minuscules, beaucoup sont tombés dans le délabrement avec un tas de fumier devant les fenêtres en arceaux et des porcs qui se vautrent dans le purin sur les vieilles dalles, mais la plupart ont une grâce toujours émouvante.

En définitive, d'ailleurs, la conclusion ne change pas : les plus beaux monuments du Léon, comme en général de toute la Bretagne, sont des monuments religieux.

Il y aurait artifice à comparer au delà d'un temps donné Trégor et Léon, deux régions de Bretagne parmi d'autres. Leur voisinage pourtant, le long d'une mer identique, n'est pas indifférent et la couleur des vagues sur les plages de Saint-Quay ou de Perros est proche parente de la couleur des vagues sur la plage de Kersaint-Portsall où le flot, par grand soleil, ruisselle de paillettes de quartz doucement lumineuses. Côte d'Émeraude, ce nom, que Dinard a revendiqué pour ses rivages, continue d'être valable pour le Trégor non moins que pour le Léon. Il est

certain pour les yeux que, les jours de beau temps, la mer, sur tous ces bords, est smaragdine. A Trébeurden comme à Tréoupan, une des plages de Portsall. De même, le nom de Côte des Légendes que les Syndicats d'Initiative veulent accréditer pour le Nord-Finistère ne s'appliquerait pas avec moins de bonheur à des lieux comme Paimpol, Ploumanac'h ou Binic. En fait de légendes, est-il rien de plus beau que la Grande Pêche ?

Deux régions fortes, deux régions à ceinture dorée, deux régions où la vie semble bonne à vivre. Et aussi deux régions grandement chrétiennes. Certes, un peu partout dans le Trégor, on serait tenté de croire à une déchristianisation, et assez profonde, mais là même où les pratiques religieuses ont beaucoup diminué subsistent les vieilles forces de rêve ; et le scepticisme qui joue contre le christianisme joue à son tour contre l'irrégion elle-même. Ernest Renan a montré le chemin ! Tout ce qui existe dans le tempérament léonard semble exister dans le tempérament trégorrois, mais seulement avec une ordonnance différente — la grande gaieté du Trégor cachant les réserves de poésie tandis que la rudesse apparente et l'humeur sombre du Léon couvrent une grande malice. Et pour qu'on excuse un tel schéma, horriblement superficiel, il faut préciser aussitôt que le tableau change selon les lieux et les personnes. Vérité chez les marchands d'oignons roscovites, erreur chez les goémoniers de Porspoder...

A l'extrême, deux îles comme Ouessant et Bréhat symbolisent le dialogue et l'opposition Léon-Trégor : Bréhat la Fleurie témoignant à merveille pour cette espèce de douceur angevine dont le climat et le relief trégorrois sont susceptibles tandis que, sans phrases, Ouessant démontre la grandiose sauvagerie en puissance dans le Léon. Oui, mais, entre les deux, existe une île de Batz qui tient de l'une et de l'autre ; et le figuier de Roscoff vaut les magnolias bréhatins ; et les choux-fleurs de Saint-Pol toutes les pommes de terre lannionaises...

Voilà bien un problème digne de passionner les chanteurs de foires paysannes et leur public. Il intéresse également le touriste qui ne se contente pas d'avaloir des églises et des plages. La variété française est très grande, plus grande encore la

variété bretonne. Et d'une année à l'autre les printemps et les étés, qui se modifient dans des proportions déconcertantes, renouvellent l'atmosphère d'un même hameau, d'une même grève. Pluie et soleil, et de la grande pluie au grand soleil mille possibilités. Ni dans le temps climatique ni dans l'espace la Bretagne, telle qu'elle se livre aux yeux, ne semble une et constante, elle qui demeure néanmoins la grande province de la fidélité dans le domaine moral. Trégor, Léon, terres de multiples et continues merveilles. En des lieux privilégiés de la côte et jusqu'au fond de certains estuaires la marée basse et la marée haute semblent créer deux mondes, alterner indéfiniment l'abandon et le refus, le luxe et la pénitence, la détente et l'effort. La mer s'ouvre et se ferme, tel un immense coquillage.

Un grand nombre des églises trégorroises et léonardes ont pour patrons de saints personnages qui n'ont jamais été canonisés. Parmi les visiteurs du Trégor et du Léon, plus d'un, également, se sentira breton, qui ne figure pas comme tel sur les registres de l'état-civil.

ONT PARTICIPÉ A L'ILLUSTRATION DE CET OUVRAGE :

M. B. ARTHAUD, Paris
Photographies n° 12, 15, 19, 20,
21, 29, 34.

M. M. AUDRAIN, Nantes
Photographie de la 4^e page de
couverture, celles au rebras, et les
n° 1, 2, 5, 6, 7, 11, 13, 22, 24, 26,
27, 28, 30 à 33, 35, 38, 41 à 47, 50,
54, 55, 57 à 60, 63, 66, 67, 68,
69, 70, 71, 72, 73, 74.

M. H. BERTAULT, Paris
Photographie n° 8.

M. l'Abbé BRETORG, Rosay-s-Lieure
Photographie n° 25.

M. J. CROMMELYNCK, Herblay
Photographies n° 53, 56.

M. HORAK-NEUBERT, Paris
Photographie de la 1^{re} page de
couverture, et n° 18.

Dr JOURDAN, Saint-Egrève
Photographie n° 75.

M. A. TRINCANO, Lyon
Photographies n° 3, 4, 9, 10, 14,
16, 17, 23, 36, 37, 39, 40, 48,
49, 51, 52, 61, 62, 64, 65.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture . Page 1. PLOUMANAC'H. ROCHERS DE LA POINTE DU
SQUEWEL.

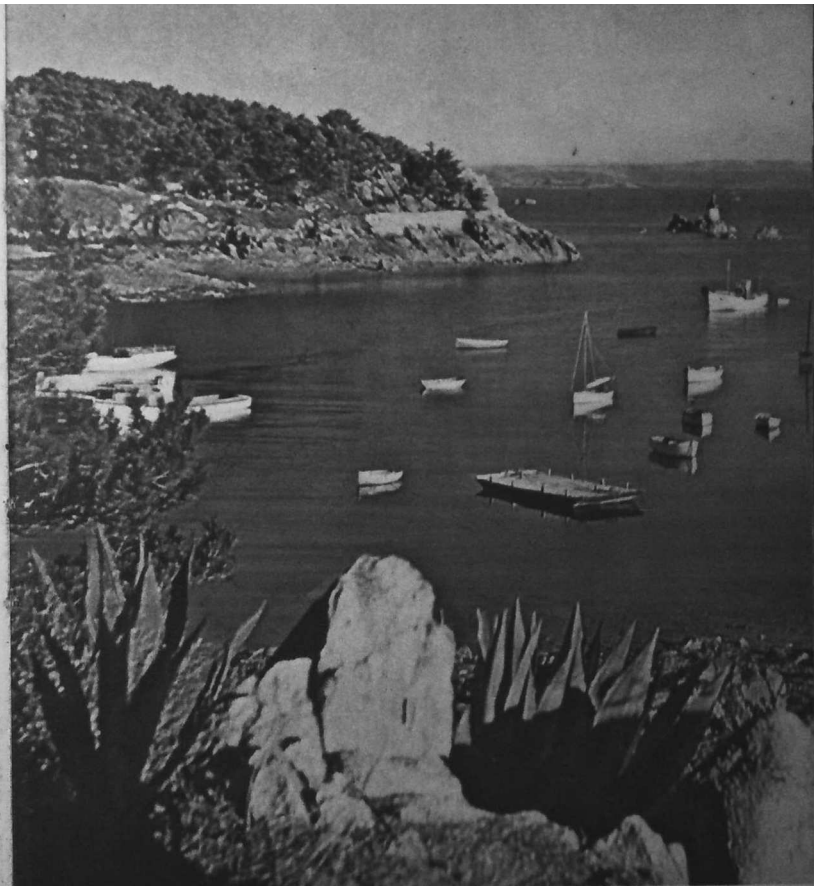
Page 4. BRÉHAT. LE PHARE DU PAON.

Rebras : LANDE.
BRUYÈRE.

N° des photos

- 1 BRÉHAT. LE PORT CLOS.
2. BRÉHAT. CÔTE OUEST.
3. PAIMPOL. LA FALAISE. *Au fond*, PLOUBAZLANEC.
4. PAIMPOL. SUR LE PORT.
5. LOGUIVY-DE-LA-MER.
- 6 et 7. CHAPELLE DE KERMARIA-AN-ISQUIT EN PLOUHA.
8. BULAT.
- 9 et 10. GUINGAMP.
11. LE TRIEUX VU DU PONT DE LÉZARDRIEUX.
12. TRÉGUIER. TOMBEAU DE SAINT YVES.
13. COIFFES DU TRÉGOR.
14. TRÉGUIER. CLOÎTRE DE LA CATHÉDRALE.
15. PORT-BLANC. LA CHAPELLE.
16. NOTRE-DAME DE LA CLARTÉ.
17. PERROS-GUIREC. PLAGE DE TRESTRAOU.
18. PLOUMANAC'H. VAGUES.
19. MENHIR DE SAINT-DUZEC EN PLEUMEUR-BODOU.
20. ROCHERS À TRÉGASTEL.
21. TRÉBEURDEN. GRÈVE DE TROZOUL.
22. SAINT-MICHEL-EN-GRÈVE.
23. LANNION.
24. CHAPELLE DU YAUDET. RÉTABLE DE LA NATIVITÉ.
25. CHAPELLE DE KERFONS. LE JUBÉ (XVI^e S.).
- 26 et 27. LOCQUÉMEAU.
28. LOCQUIREC.
29. CHÂTEAU DE TONQUÉDEC. LE DONJON.
30. SAINT-JEAN-DU-DOIGT. FONTAINE MONUMENTALE ET CLOCHER.
- 31 - 32 - 33 SAINT-JEAN-DU-DOIGT. PARDON DU FEU (24 JUIN).

34. MORLAIX. LE VIADUC VU DU BASSIN À FLOT.
35. L'ÎLE DE BATZ VUE DE ROSCOFF À MI-MARÉE.
36. L'ESTUAIRE DE LA PENZÉ ; *Au premier plan*, CHAMPS D'ARTICHAUTS BORDÉS D'AJONCS.
37. CARANTEC. MARÉE BASSE.
38. ROSCOFF VU DE LA JETÉE DU PORT.
- 39 et 40. SAINT-POL-DE-LÉON.
41. LE FOLGOËT. FEMMES DE PLOUNÉOUR-TREZ AU PARDON, LE 8 SEPTEMBRE.
- 42 à 45. NOTRE-DAME DU FOLGOËT. DÉTAILS DES SCULPTURES.
46. LE FOLGOËT. FOIRE AUX CHEVAUX.
47. LE FOLGOËT. LA FONTAINE SAINTE.
48. POINTE DE PONTUSVAL. LA CHAPELLE POL.
49. L'ABER WRAC'H EN AMONT DU PONT DE PALUDEN.
50. CHÂTEAU DE KERJEAN.
- 51 et 52. GOÉMONIERS SUR LA CÔTE DU LÉON.
53. LANDERNEAU. LAVEUSE AU BORD DE L'ELORN.
- 54 et 55. PLOUGASTELS AU PARDON.
56. PLOUGASTEL-DAOULAS. DÉTAIL DU CALVAIRE.
- 57 et 58. PENCRAN. PIETÀ, PIERRE PEINTE. LA MADELEINE.
59. COSTUMES DE SAINT-THÉGONNEC.
60. LA MARTYRE. DÉTAIL DU PORTAIL.
61. SAINT-THÉGONNEC. DÉTAIL DU CALVAIRE.
62. LAMPAUL-GUIMILIAU. DÉTAIL DE RÉTABLE DE LA PASSION
63. SAINT-THÉGONNEC. RÉTABLE DE L'OSSUAIRE (DÉTAIL).
64. GUIMILIAU. LE CALVAIRE, FACE SUD.
65. GUIMILIAU. L'ARC TRIOMPHAL ET L'ÉGLISE.
66. HAMEAU DU LÉON.
- 67 et 68. LA ROCHE-MAURICE.
69. BREST. L'ARSENAL.
70. BREST. LA PENFELD ET LE CHÂTEAU.
71. LA POINTE ET LE PHARE DU MINOU.
72. LA RADE DE BREST VUE DU PORTZIC.
73. POINTE SAINT-MATHIEU. LE PHARE ET LES RUINES DE L'ABBAYE.
74. LE PORT DU CONQUET.
75. Ouessant. ROCHERS DE LA POINTE DE PERN.



1. — BRÉHAT. LE PORT CLOS.
THE CLOSED HARBOUR.



2. BRÉHAT. CÔTE OUEST.
THE WESTERN COAST.

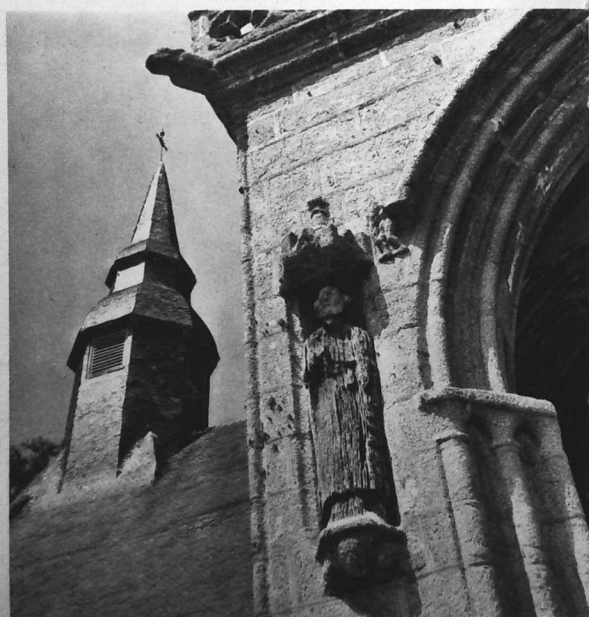


3. PAIMPOL. LA FALAISE. *Au fond,*
PLOUBAZLANEC.
THE CLIFF. *In the background,*
PLOUBAZLANEC.



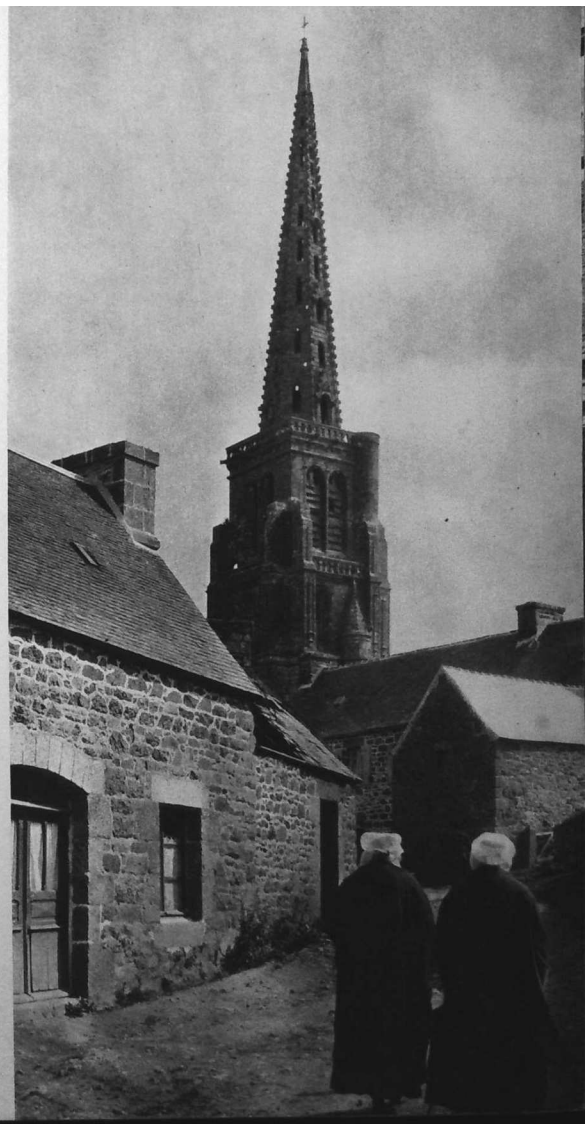
LA DANSE MACABRE, FRESQUE.
THE DANCE OF DEATH, FRESCO.

6 et 7. — KERMARIA-AN-ISQUIT EN PLOUHA.



STATUE
DE S. PIERRE,
À GAUCHE DU
PORCHE, ET
CLOCHER.

STATUE
OF ST PETER LEFT
OF THE PORCH AND
THE STEEPLE.



8. — BULAT.



MAISONS ANCIENNES.
OLD HOUSES.

9 et 10. — GUIGAMP.

FONTAINE DE LA POMPE.
THE POMPE FOUNTAIN.

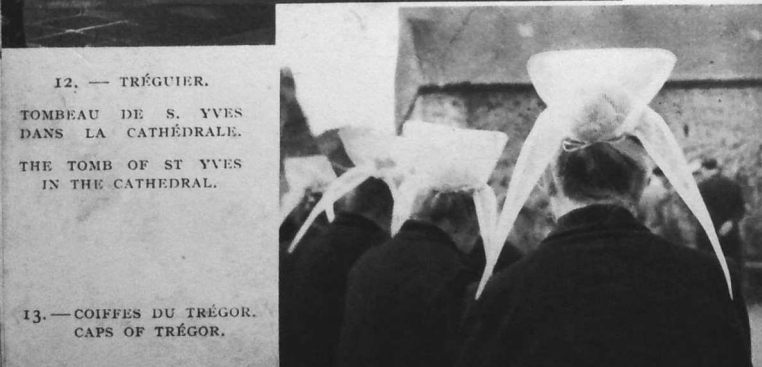
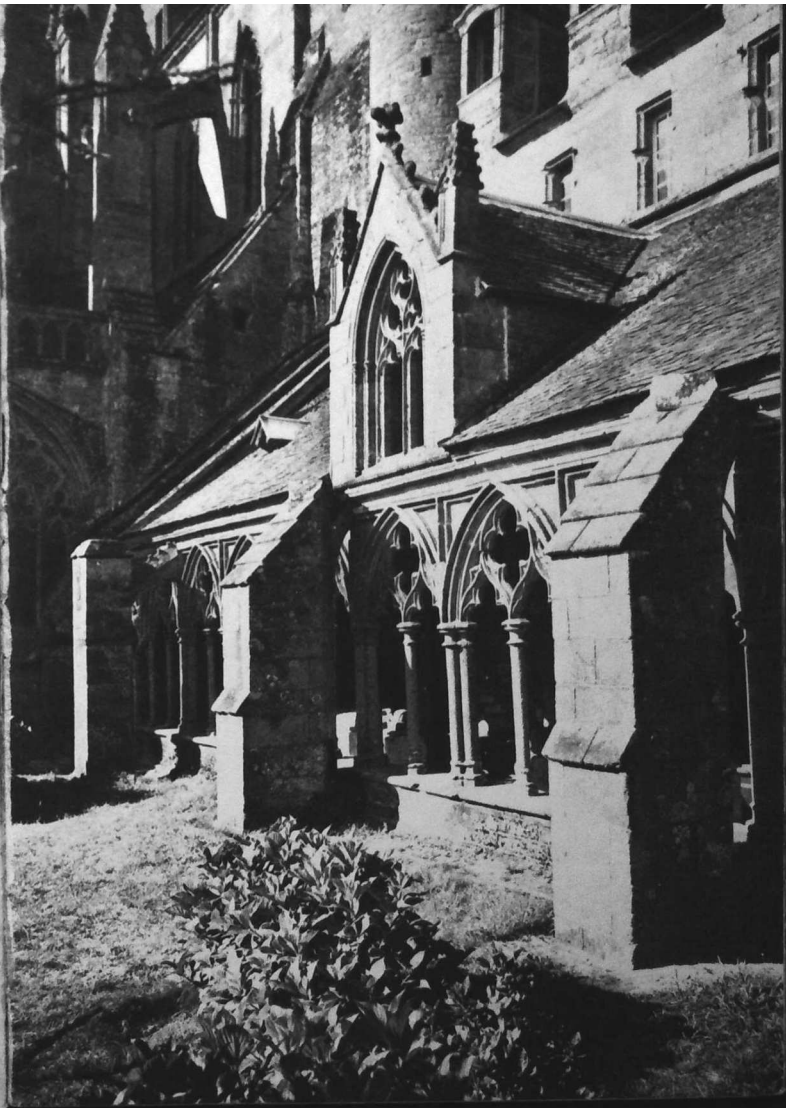


II. — LE TRIEUX,
VU DU PONT DE
LÉZARDRIEUX.
SEEN FROM THE BRIDGE
OF LÉZARDRIEUX.





14. — TRÉGUIER.
CLOÎTRE DE LA
CATHÉDRALE.
→
THE CLOISTER OF
THE CATHEDRAL.

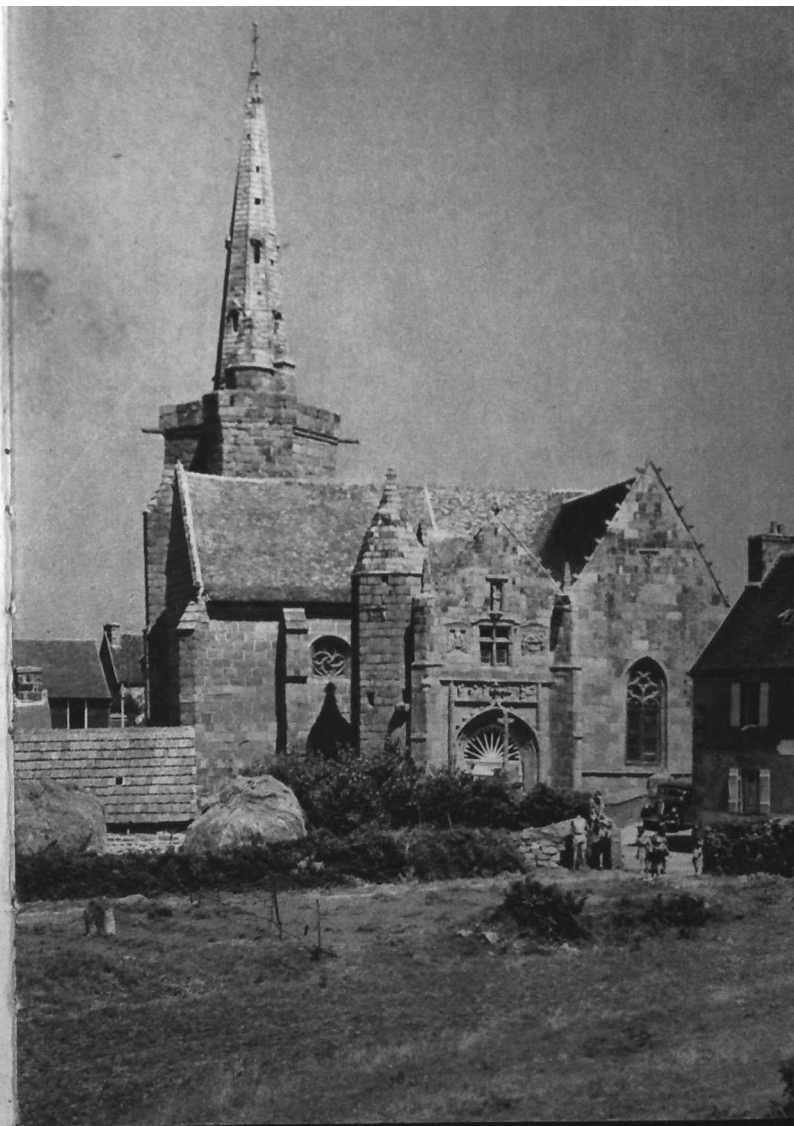


12. — TRÉGUIER.
TOMBEAU DE S. YVES
DANS LA CATHÉDRALE.
THE TOMB OF ST YVES
IN THE CATHEDRAL.

13. — COIFFES DU TRÉGOR.
CAPS OF TRÉGOR.



15. — PORT-BLANC.
LA CHAPELLE.
THE CHAPEL.



16. — NOTRE-DAME DE LA CLARTÉ.
→
(OUR LADY OF THE BRIGHTNESS).



17. — PERROS-GUIREC.

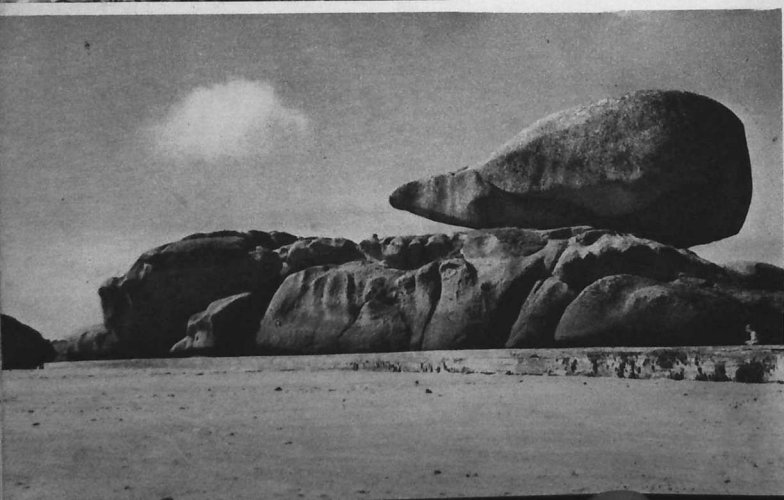
PLAGE DE TRESTRAOU.
THE BEACH OF TRESTRAOU.



18. — PLOUMANAC'H. VAGUES.
WAVES.



19. — SAINT-DUZEC
EN PLEUMEUR-BODOU.
MENHIR.



20. — TRÉGASTEL. ROCHERS.
ROCKS.

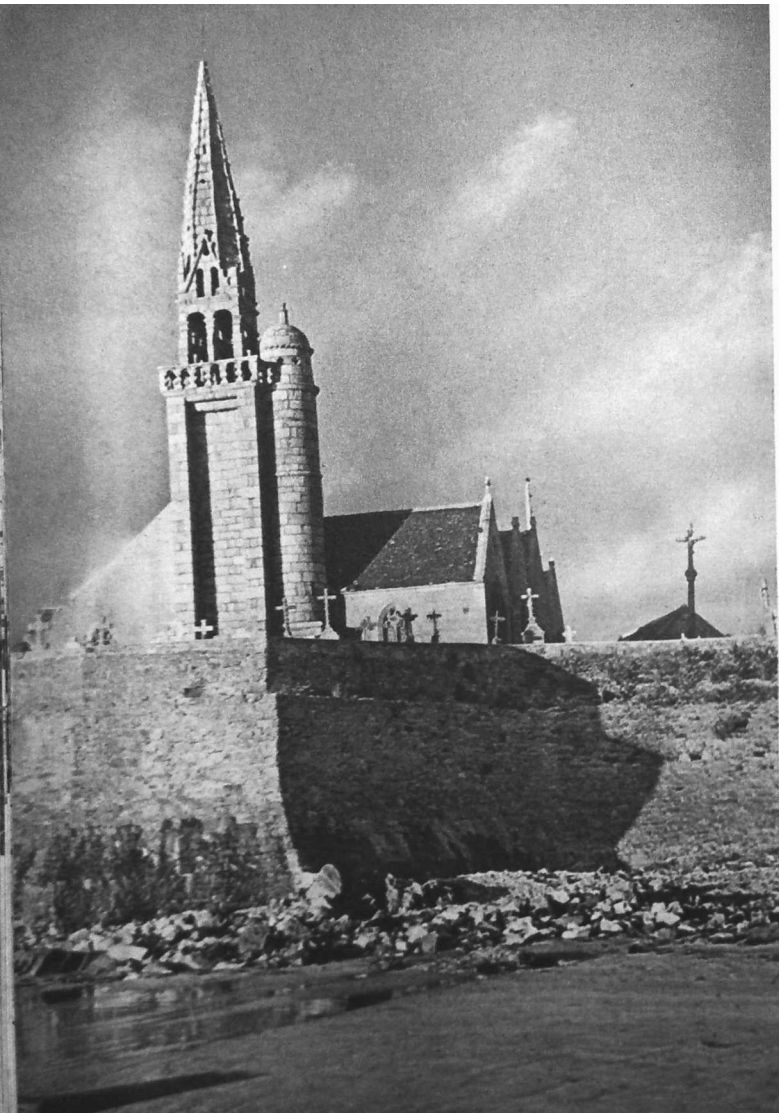


21. — TRÉBEURDEN, GRÈVE DE TROZOUL.
THE SHORE AT TROZOUL.

4. — PAIMPOL. SUR LE PORT.
ON THE PORT.

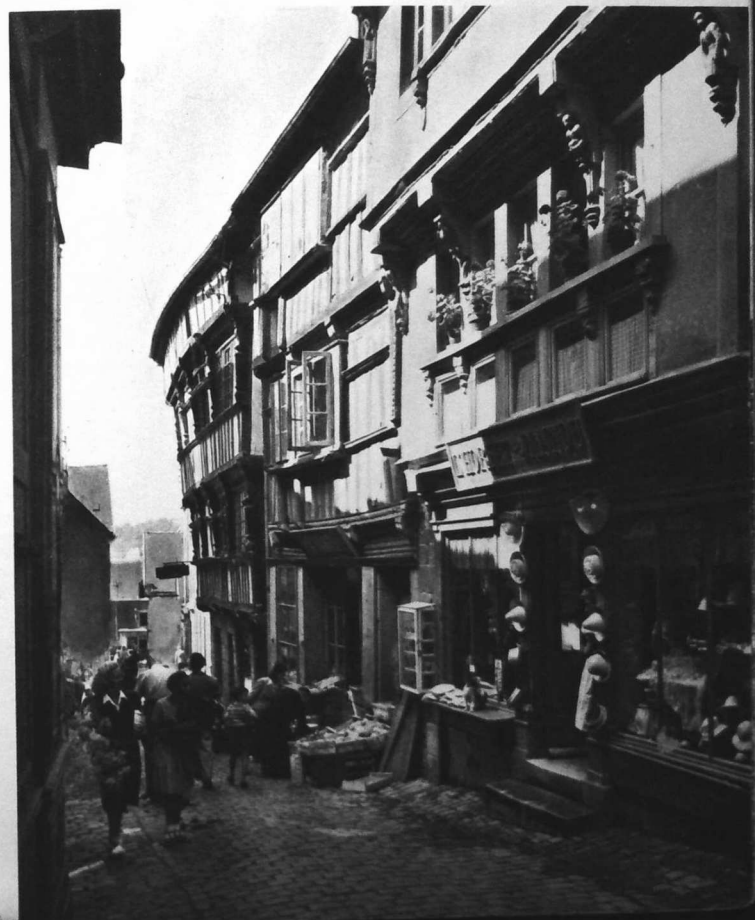


5. — LOGUIVY-DE-LA-MER.



← 22. — SAINT-MICHEL-EN-GRÈVE.

23. — LANNION.



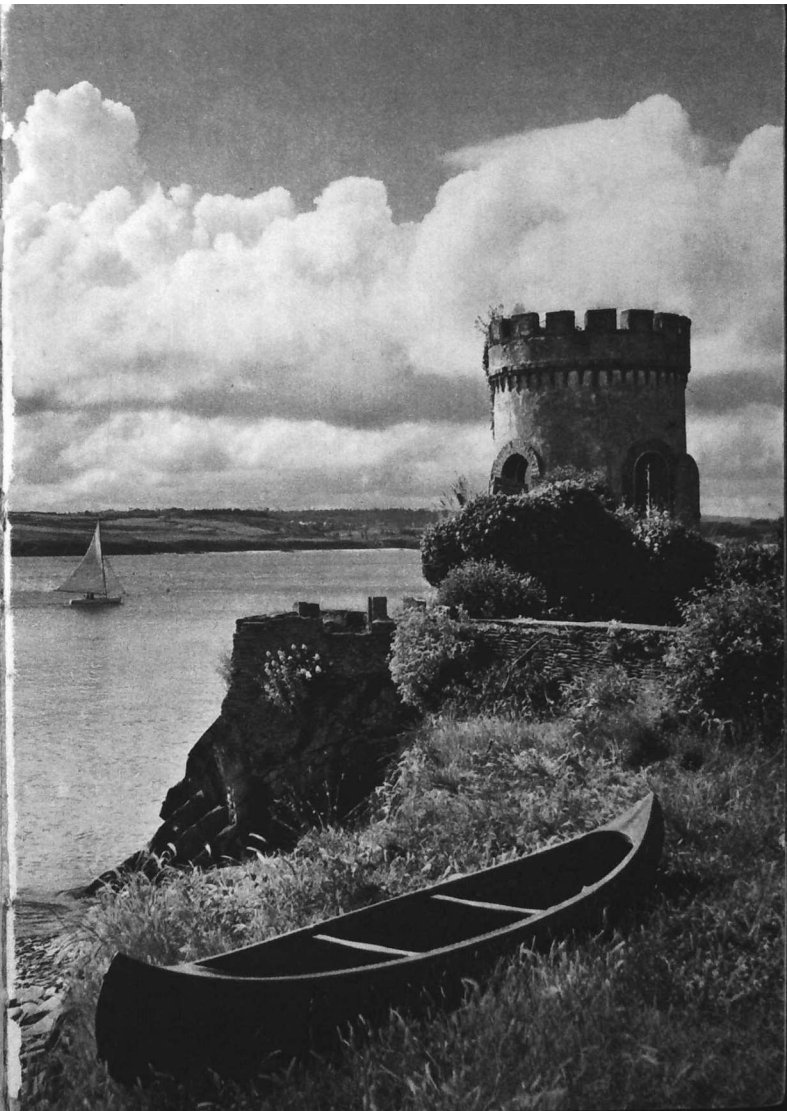


26 et 27. — LOCQUÉMEAU.



PÊCHEUR TRAVAILLANT
À SON FILET.
A FISHERMAN
MAKING A NET.

28. — LOCQUIREC.
VERS LA POINTE DE PLESTIN.
NEAR THE HEADLAND OF PLESTIN.





30. — SAINT-JEAN-DU-DOIGT.

FONTAINE MONUMENTALE
ET CLOCHER.
THE MONUMENTAL FOUNTAIN
AND THE STEEPLE.

29. — CHÂTEAU DE TONQUÉDEC. LE DONJON.
THE CASTLE OF TONQUÉDEC. THE KEEP.

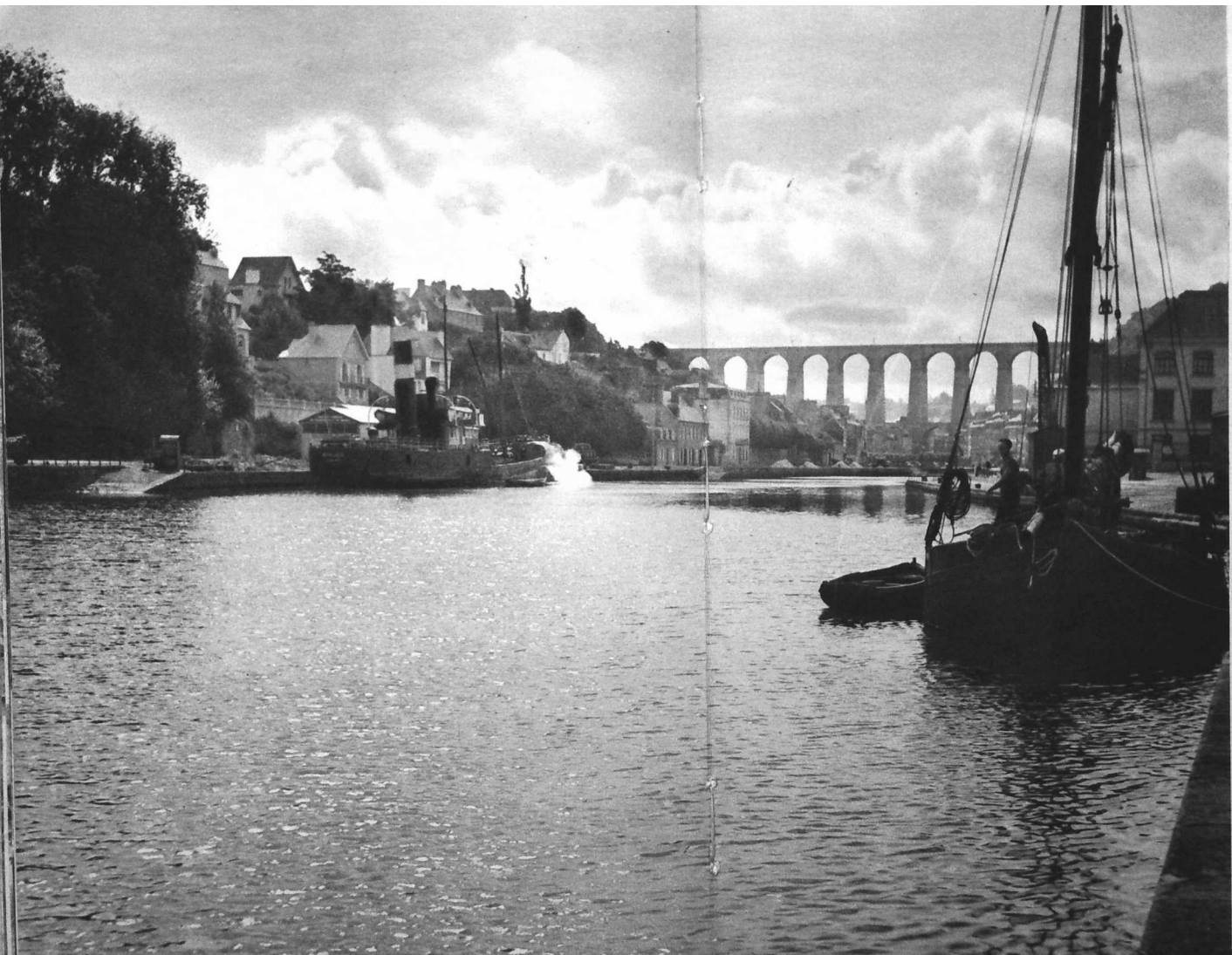


BÉNÉDICTION DU FEU.
BLESSING THE FIRE.

COSTUMES DE FÊTE.
SUNDAY CLOTHES.



31, 32, 33. SAINT-JEAN-DU-DOIGT.
PARDON DU FEU (24 JUIN).



34. — MORLAIX.
LE VIADUC VU DU
BASSIN À FLOT.
THE VIADUCT FROM
THE WET DOCK.



24. — CHAPELLE DU YAUDET.
RETABLE DE LA NATIVITÉ.
RETABLE OF THE NATIVITY.



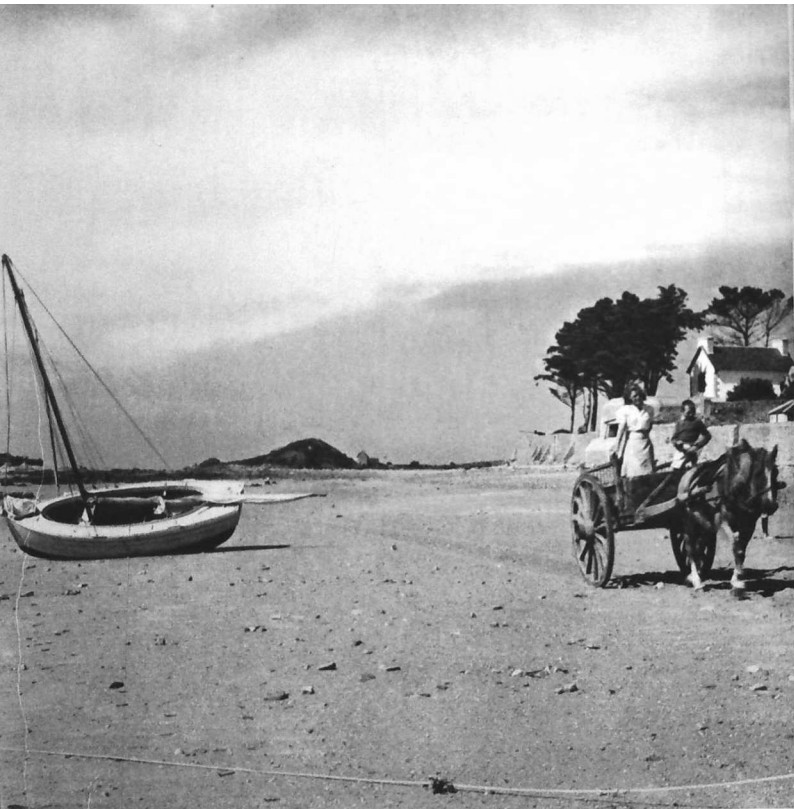
25. — CHAPELLE DE KERFONS.
LE JUBÉ (XVI^e s.).
THE ROOD-SCREEN (XVITH C.).



35. — L'ÎLE DE BATZ VUE
DE ROSCOFF À MI-MARÉE.
THE ISLE OF BATZ SEEN
FROM ROSCOFF AT MID-TIDE.

36. — L'ESTUAIRE DE LA PENZÉ. AU PREMIER PLAN,
CHAMPS D'ARTICHAUTS BORDÉS D'AJONCS.
THE ESTUARY OF THE PENZÉ. IN THE FOREGROUND
ARTICHOKE FIELDS FRINGED WITH FURZE.





37. — CARANTEC. MARÉE BASSE.
LOW TIDE.

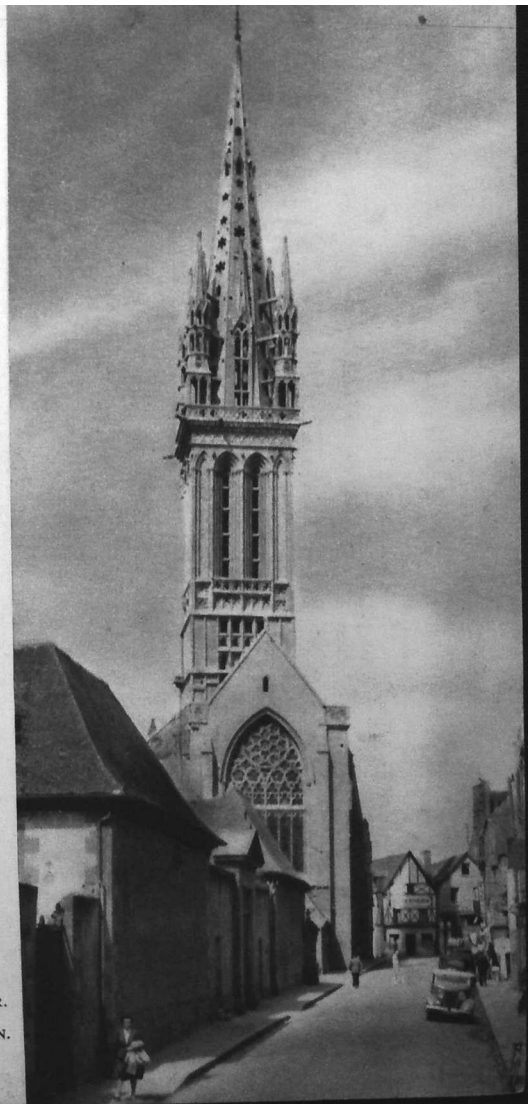


38. — ROSCOFF. VU DE LA JETÉE DU PORT. SEEN FROM THE PIER. ➡

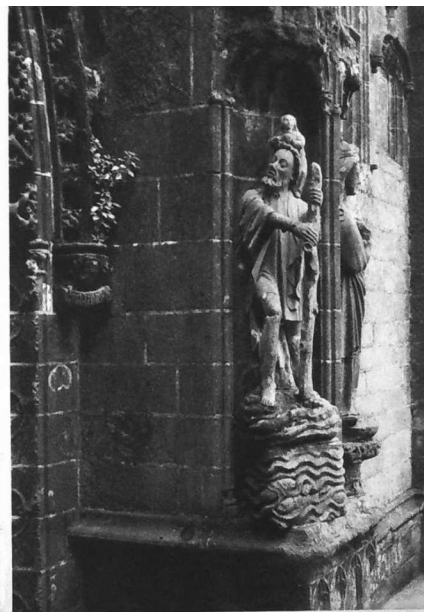


FAÇADE DE LA CATHÉDRALE
(XIII^e SIÈCLE).

←
FAÇADE OF THE CATHEDRAL
(XIIIth CENTURY).



NOTRE-DAME DU KREISKER.
39 et 40. SAINT-POL DE LÉON.



FEMMES DE PLOUNÉOUR-TREZ, PARDON DU 8 SEPTEMBRE.
WOMEN FROM PLOUNÉOUR-TREZ, AT THE PROCESSION,
ON THE 8th SEPTEMBER.

41 à 45.
NOTRE-DAME-DU FOLGOET.

S. CHRISTOPHE, CONTREFORT
DU PORTAIL DES APÔTRES.

ST CHRISTOPHER, ABUTMENT OF
THE PORTAL OF THE APOSTLES.



SAINT-MICHEL.
PORTAIL OUEST.

ST MICHAEL,
WESTERN PORTAL.



PORTAIL DES APÔTRES. DÉTAILS.
PORTAL OF THE APOSTLES, DETAILS.

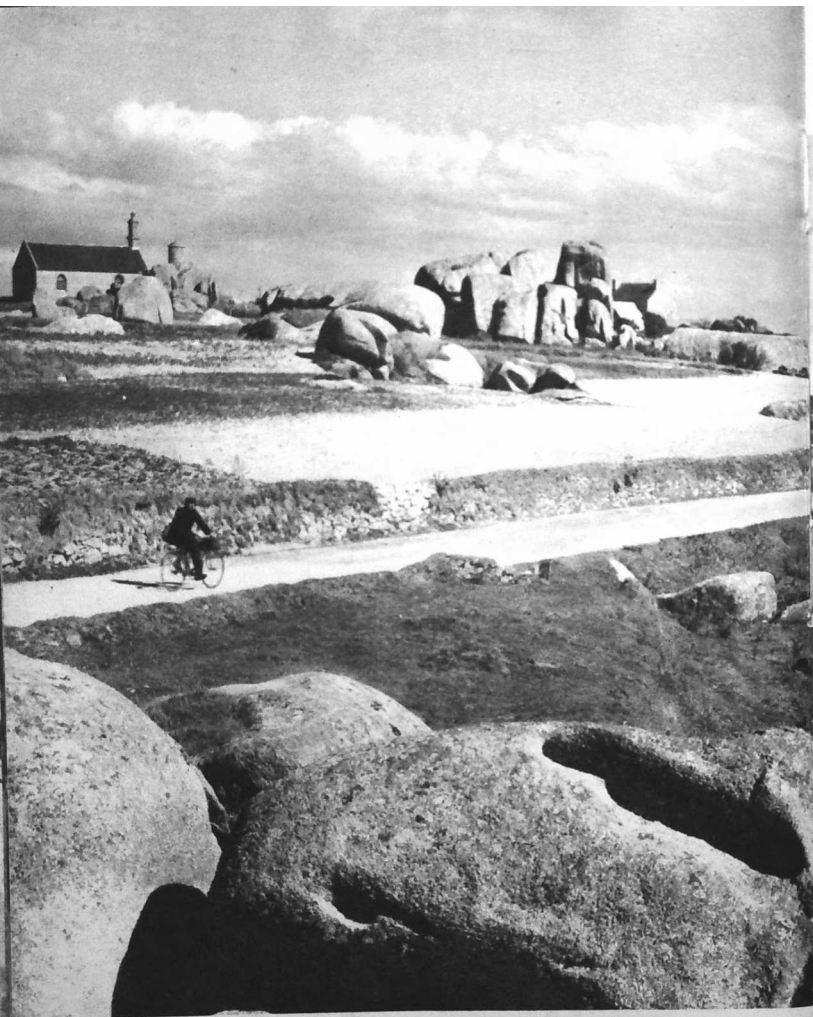


46-47. — LE FOLGOET.

LA FONTAINE SAINTE AU CHEVET DE L'ÉGLISE.
THE BLESSED FOUNTAIN AT THE CHEVET OF THE CHURCH. →

FOIRE AUX CHEVAUX, LE 9 SEPTEMBRE.
AU FOND, L'AUTEL EN PLEIN AIR.
THE HORSES SHOW ON THE 9th SEPTEMBER.
IN THE BACKGROUND THE OPEN AIR ALTAR.





48. — POINTE DE PONTUSVAL. LA CHAPELLE POL.
HEAD-LAND OF PONTUSVAL. THE CHAPEL POL.

49. — L'ABER WRAC'H EN AMONT DU PONT DE PALUDEN.
THE ABER WRAC'H ABOVE THE BRIDGE OF PALUDEN.



54 et 55. — PLOUGASTELS AU PARDON.

PEOPLE FROM PLOUGASTEL
AT A PROCESSION.

53. — LANDERNEAU.
LAVEUSE AU BORD DE L'ELORN.

A WASHERWOMAN ON
THE BANK OF THE ELORN.





56. — PLOUGASTEL-DAULAS.

DÉTAIL DU CALVAIRE : LA CÈNE,
LE LAVEMENT DES PIEDS; AU
DESSUS, LE PORTEMENT DE
CROIX, UN CAVALIER.

DETAIL OF THE CALVARY : THE
LAST SUPPER, THE WASHING OF
THE FEET; ABOVE, THE BEARING
OF THE CROSS, A HORSEMAN.

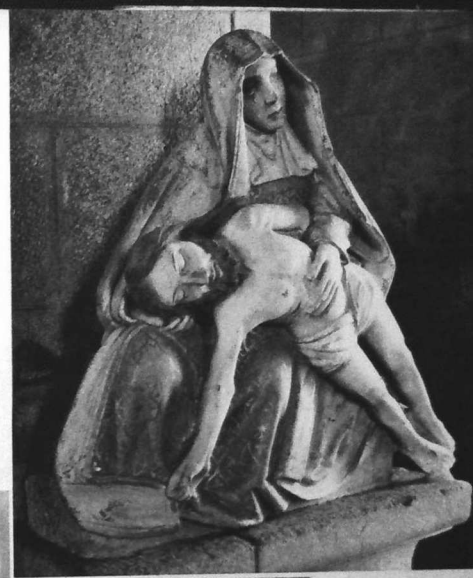
PIETÀ, PIERRE PEINTE
DANS L'ÉGLISE.

PAINTED STONE PIETA
IN THE CHURCH.

57 et 58. — PENCAN.

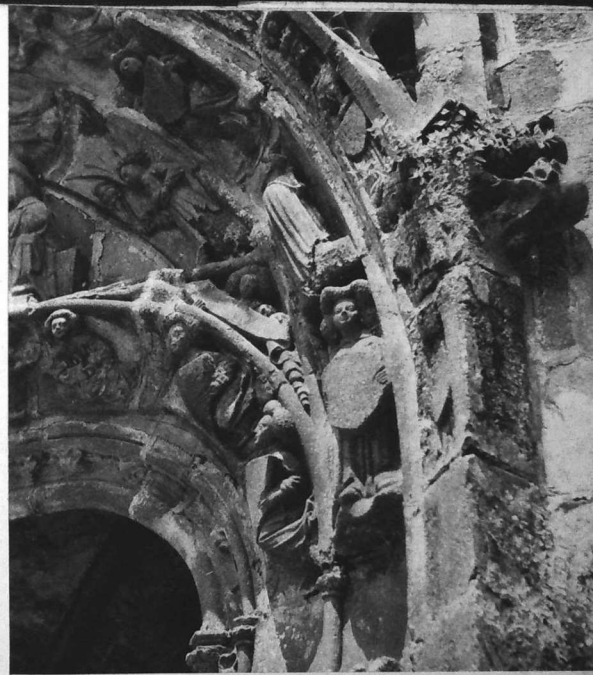
LA MADELEINE AU PIED
DU CALVAIRE. DÉTAIL.

MAGDALENA AT THE FOOT
OF THE CALVARY. DETAIL.





59.
SAINT-THÉGONNEC.
COSTUMES.
SUNDAY CLOTHES.



60. — LA MARTYRE.
DÉTAIL DU
PORTAIL.
DETAIL OF
THE PORTAL.



61.
SAINT-THÉGONNEC.
DÉTAIL DU
CALVAIRE :
PILATE SE LAVE
LES MAINS.
DETAIL OF THE
CALVARY :
PILATE WASHING
HIS HANDS.



62. — LAMP'AUL-GUIMILIAU.

DÉTAIL DU RÉTABLE DE
LA PASSION. LA CÈNE, LE
LAVEMENT DES PIEDS.

DETAIL OF THE RETABLE OF
THE PASSION. THE LAST
SUPPER, THE WASHING OF
THE FEET.



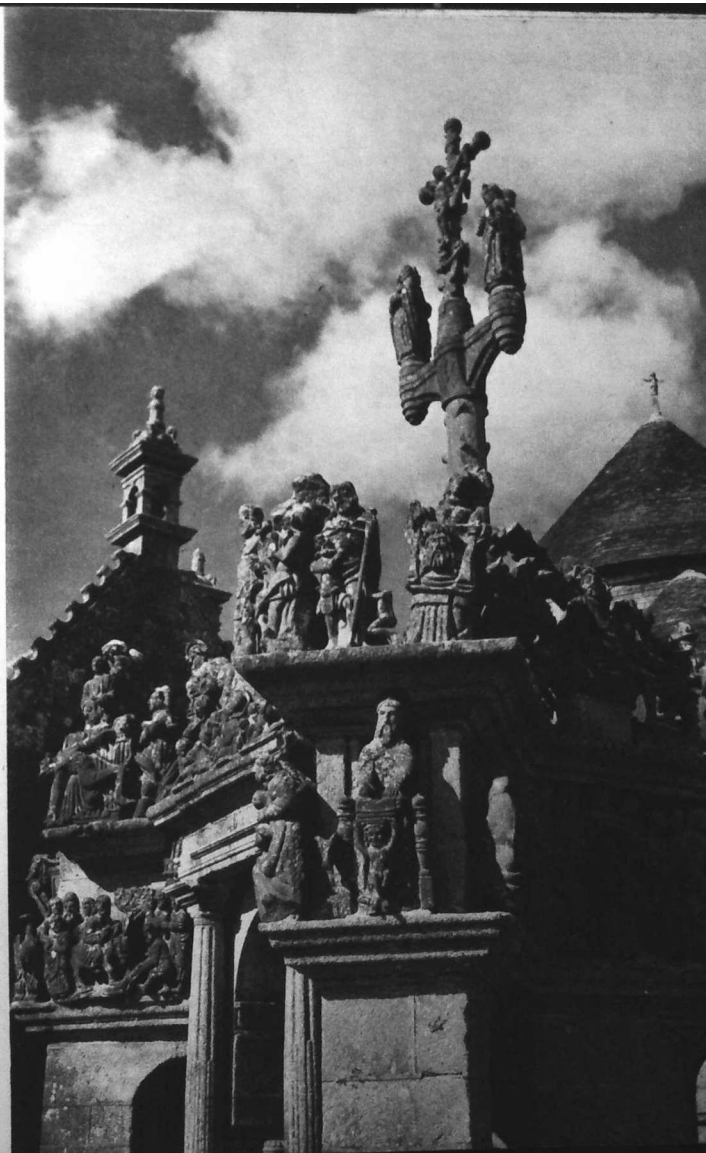
63. — SAINT-THÉGONNEC.

RÉTABLE DE L'OSSUAIRE
←
RETABLE OF THE OSSUARY.

64. — GUIMILIAU.

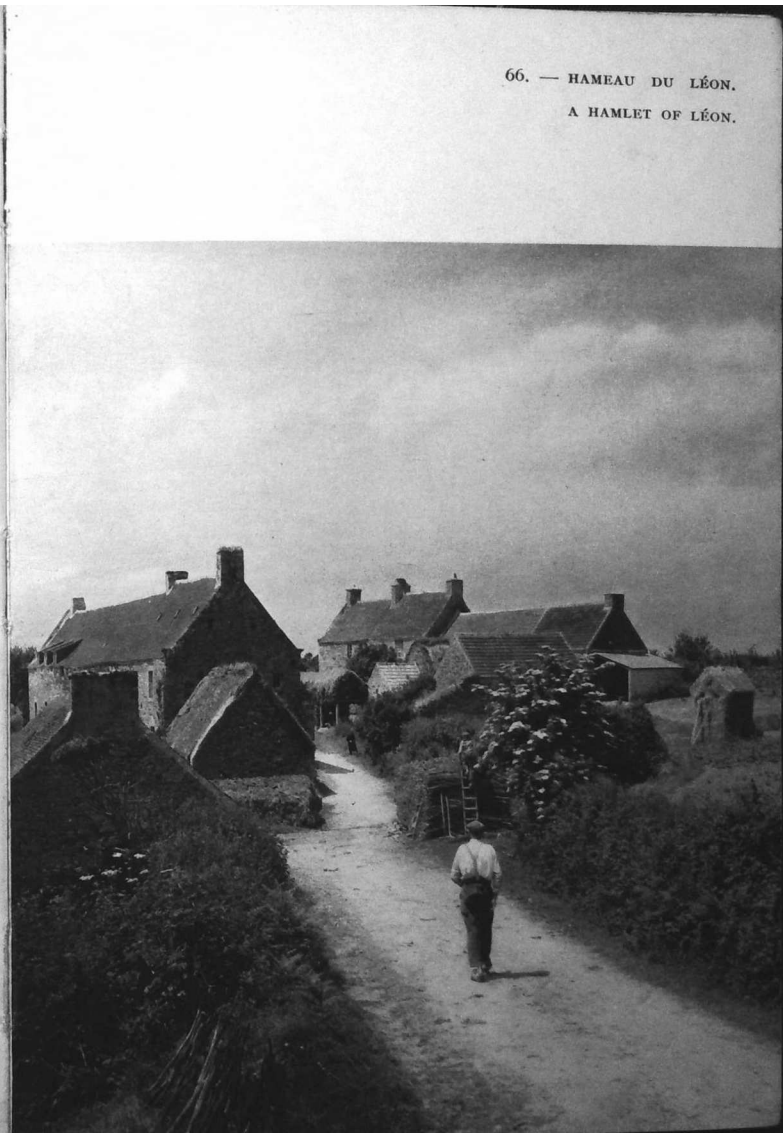
LE CALVAIRE, FACE SUD.
AU PREMIER PLAN,
S. MATHIEU, AU-DESSUS,
LA VÉRONIQUE.

THE CALVARY, SOUTH
FACE. IN THE FOREGROUND,
ST MATTHEW ; ABOVE,
VERONICA.





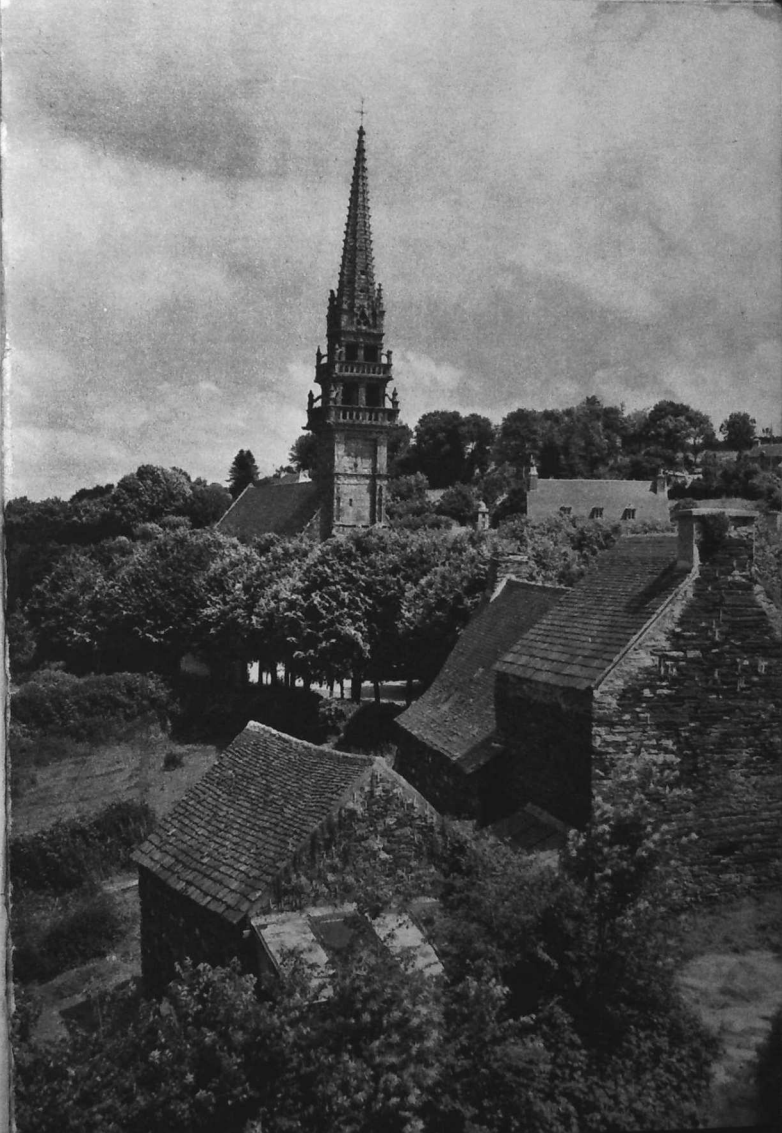
65. — GUIMILIAU. L'ARC TRIOMPHAL ET L'ÉGLISE.
THE TRIUMPHAL ARCH AND THE CHURCH.



66. — HAMEAU DU LÉON.
A HAMLET OF LÉON.

L'ÉGLISE ET LE VILLAGE.
THE CHURCH AND THE VILLAGE. →

LE CALVAIRE ET L'OSSUAIRE.
THE CALVARY AND THE OSSUARY.





51-52. — GOÉMONIERS SUR LA CÔTE DU LÉON.
SEA-WEED GATHERERS ON THE LÉON COAST.



50. — CHÂTEAU
DE KERJEAN.
L'ENTRÉE ET
LA CHAPELLE.
←
KERJEAN
CASTLE. THE
ENTRANCE AND
THE CHAPEL.

71. — LA POINTE ET LE PHARE DU MINOU, ENTRÉE DU GOULET,
THE HEADLAND AND THE LIGHTHOUSE OF MINOU AT
THE ENTRANCE OF THE BREST CHANNEL.



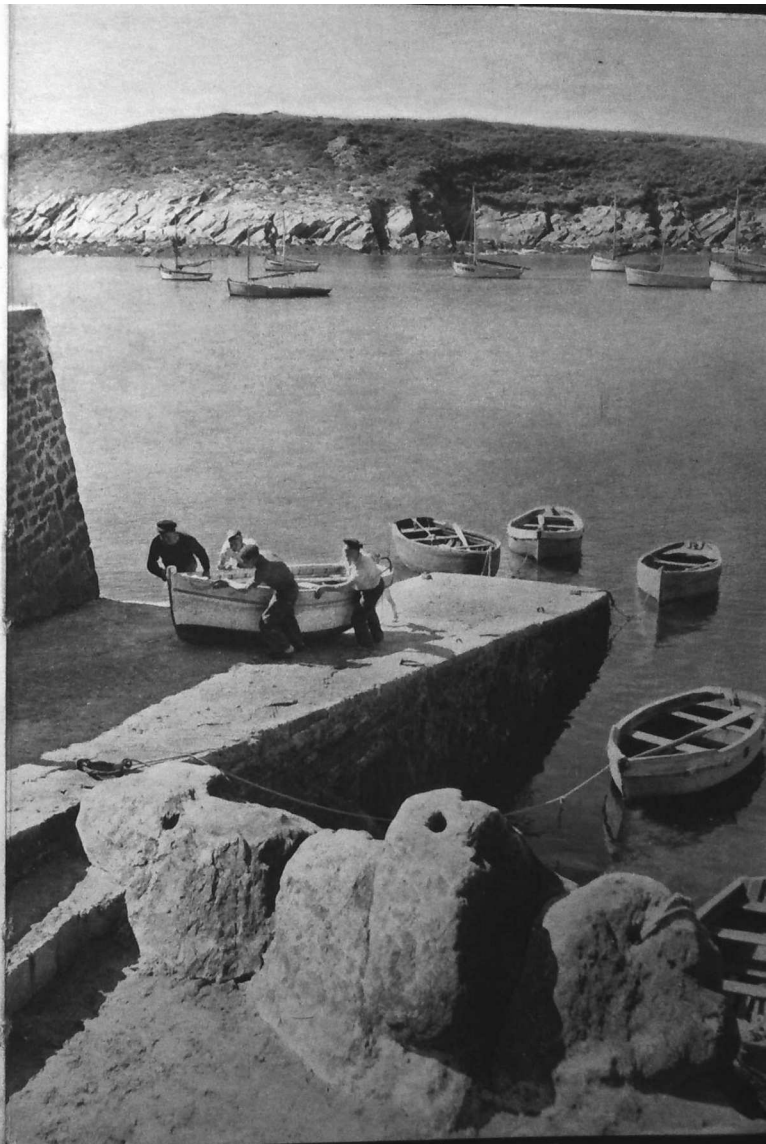
72. — LA RADE DE BREST VUE DU PORTIC, AU PREMIER PLAN,
LE GOULET ET LA POINTE DES ESPAGNOLS.
THE ROADSTAD OF BREST SEEN FROM THE PORTIC,
IN THE FOREGROUND THE CHANNEL AND THE HEADLAND
OF THE SPANISH.

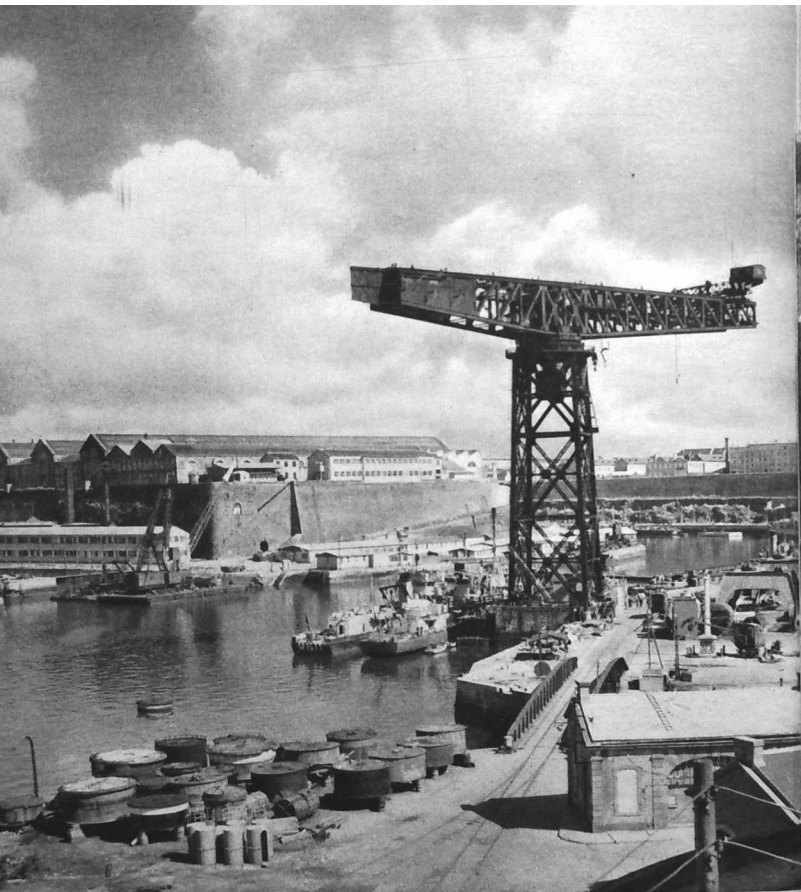
73. — POINTE SAINT-MATHIEU. LE PHARE
ET LES RUINES DE L'ABBAYE.

THE CAPE OF ST MATHEW. THE
LIGHTHOUSE AND THE RUINS OF
THE ABBEY.

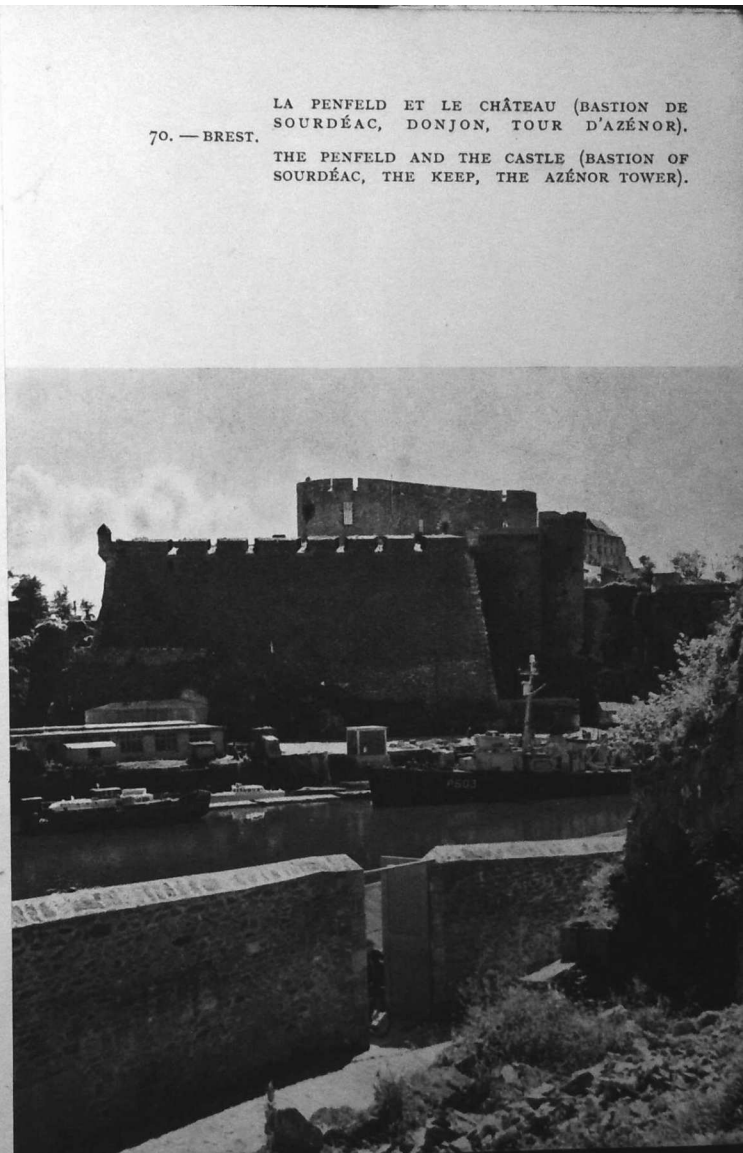


74. — LE CONQUET. LE PORT. →
THE PORT.





69. — BREST.
L'ARSENAL, LA GRANDE GRUE ET
LE PLATEAU DES CAPUCINS.
THE NAVAL DOCKYARD, THE GREAT
CRANE AND THE TABLE-LAND OF
THE « CAPUCINS ».



70. — BREST.
LA PENFELD ET LE CHÂTEAU (BASTION DE
SOURDÉAC, DONJON, TOUR D'AZÉGOR).
THE PENFELD AND THE CASTLE (BASTION OF
SOURDÉAC, THE KEEP, THE AZÉGOR TOWER).



75. — OUESSANT. ROCHERS DE LA POINTE DE PERN.
ROCKS AT THE HEADLAND OF PERN.

Achevé d'imprimer le 1^{er} Juin 1952,
par la Société Anonyme des Arts Graphiques (SADAG), à Bellegarde (Ain)

Dépôt légal : Imp. n° 377 — N° d'édition : 549

Imprimé en France.

ASPECTS DU MONDE
EN COULEURS

TRÉGOR-LÉON

N° 3

Dans la même collection,
sur la Bretagne.

Paru :

CORNOUAILLE

A paraître :

**DU MONT-SAINT-
MICHEL A PAIMPOL
BRETAGNE DU SUD**

Couverture : PLOUMANAC'H.
ROCHERS DE LA POINTE DU
SQUEWEL.

BRÉHAT, LE PHARE DU PAON.

Couverture. ROCHI
Cover. PLOUMANAC'H, ROCKS

au verso. LE PHARE
overleaf. BRÉHAT, THE LIGHT

Imprimé en France.

